

THÉRÈSE LIMOGES

la prostitution à Montréal

DINNER DANCING NIGHTLY
COCKTAIL BAR



\$1.50

*Cette étude a mérité sous
sa forme originale le
Prix Beccaria (1965)
décerné par
La Société de Criminologie du Québec*

PRÉFACE

Qu'il s'agisse du Yoshiwara de Tokyo, du Red Light District des mégalo-polis américaines, du quartier des Halles de Paris, des quais du port d'Amsterdam, des quartiers réservés des villes du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord enfin, qu'il s'agisse des lupanars anciens, des bas-reliefs, des fresques de la Rome ancienne, de l'Egypte des Pharaons, des temples hindous... tous manifestent l'éclatante présence dans chaque civilisation de ce phénomène vraiment universel et protéiforme qu'est la prostitution.

Montréal, métropole du Canada, n'échappe pas à la règle; la prostitution s'y manifeste dans les cafés borgnes des quartiers de taudis comme dans les bars et les dancings élégants du West-End. La forte pression de la demande suscite l'offre de prostituées quelles que soient par ailleurs les rigueurs de la répression judiciaire ou policière.

Le deuxième sexe, victime depuis longtemps et encore aujourd'hui de la discrimination sociale et économique qu'on exerce contre lui sur le marché du travail, fournit les volontaires de ce trafic que la morale chrétienne réprouve, mais que les Princes très catholiques ont presque toujours toléré; même

aux époques où le bras séculier se targuait d'être au service de la doctrine religieuse.

Le rôle du chercheur n'est point de préconiser des remèdes ni de porter des jugements de valeur au sujet d'un phénomène qui est "normal" dans le sens que Durkheim accorde à ce terme. La prostitution apparaît comme liée au fonctionnement même de la société.

Le criminologue comme le sociologue doit décrire des faits, qu'il classifie suivant des traits communs, émettre des hypothèses sur les causes du phénomène et tenter, en dernière analyse, de prévoir ses manifestations dans telles ou telles conditions précises. Les résultats de ces recherches doivent être comparés à ceux d'autres investigations afin d'établir la généralité ou la spécificité des observations recueillies. Mlle Thérèse Limoges s'est conformée à ce modèle de la démarche scientifique et la monographie qu'elle nous livre représente une contribution précieuse à la sociologie de la région métropolitaine et à la criminologie canadienne.

La grande ville est le vrai laboratoire du spécialiste des sciences sociales. La qualité de la vie collective qui s'y développe est tributaire des relations inter-humaines qui, à leur tour, sont affectées par les conditions d'existence des citadins. Or, il faut bien le dire, l'écologie des plantes et le milieu de vie de certains animaux sont mieux connus que celui des humains. Pourtant notre destin et notre bonheur sont directement en cause. On assimile trop aisément les problèmes sociaux à des calamités naturelles inscrites dans la nature des choses sans chercher à comprendre les raisons objectives qui les provoquent, les lois et les mécanismes psycho-sociaux qui les gouvernent.

Souvent des préjugés, des traditions figées en routine tiennent lieu de connaissances précises basées sur l'observation scientifique des faits. Il faut donc souhaiter que d'autres travaux de la qualité de la présente monographie enrichissent nos connaissances sur ce milieu dans lequel s'élabore en lente gestation les caractéristiques de la société de demain.

Il serait cependant erroné de penser que l'objectivité scientifique ôte tout intérêt subjectif, écarte tout engagement de la part du chercheur. Il n'est ni possible ni souhaitable de demeurer indifférent devant des problèmes qui impliquent des souffrances physiques et morales. En les exposant dans toute leur complexité et toute leur vérité, le criminologue contribue à leur démystification. Ce sera sa contribution la plus précieuse à l'oeuvre de ceux qui ont la charge du mieux-être public. Ce sera aussi la justification sociale et morale de sa discipline auprès de ceux qui doivent veiller au progrès des sciences humaines dans notre milieu.

*Denis Szabo,
Professeur et Directeur,
Département de Criminologie,
Université de Montréal.*

INTRODUCTION

La prostitution ne date pas d'hier. Depuis toujours, les questions qu'elle soulève intéressent tour à tour législateurs, historiens, moralistes, philosophes et membres du clergé.

En effet, depuis tous les temps, la prostitution occupe une place importante dans les sociétés, prenant tantôt l'allure de phénomène, tantôt de délit, ailleurs de fléau.

Notre intention est d'étudier ici un aspect de la prostitution à Montréal. Comme tous les faits sociaux, la prostitution change de visage suivant les quartiers, le niveau social des filles qui la pratiquent et plusieurs autres facteurs qu'il serait trop long d'énumérer.

Pour les fins de l'enquête, nous avons rencontré un groupe de prostituées de la rue Saint-Laurent. Il s'agit de vingt Canadiennes françaises, catholiques et toutes âgées de moins de 27 ans. Incarcérées à la Prison des Femmes de Montréal, ces femmes y purgeaient des sentences diverses, de un à cinq mois, pour des délits se rapportant à la prostitution.

Leurs origines géographiques, âges, antécédents familiaux, formation scolaire, catégories socio-économiques ainsi que les circonstances de leur entrée en prostitution seront exposées au cours de l'étude.

Les prostituées, en général, sont opposées à des enquêtes. Leurs activités professionnelles clandestines et illégales, leur implication avec des souteneurs, dont elles craignent les représailles, et le contrôle policier les rendent très méfiantes à l'endroit de toute incursion dans leur vie privée.

De plus, elles n'établissent pas de différences entre enquête sociologique, contrôle policier et reportage journalistique. Tout est menaçant. Aussi voient-elles avec une certaine inquiétude une enquêteuse leur proposer une confession complète.

Le seul mode possible est donc d'obtenir une participation volontaire de prostituées, s'identifiant comme telle, et admettant retirer la totalité de leurs gains de l'exercice de leur profession. Nous avons rencontré 38 femmes: vingt ont accepté de collaborer.

Enfin, cette étude ne se veut pas un cours de morale mais plutôt un document relatif à un problème d'actualité, pensé et préparé dans l'esprit d'objectivité que demandent la sociologie et la criminologie.

CHAPITRE I

UN TRISTE BILAN

On les rencontre par centaines. Par milliers. Filles déchues, traînant derrière elles un misérable passé. Filles lasses, désillusionnées, qui n'espèrent plus rien de la vie. Elles racontent leur vie comme on déroule un film tragique. Fatalité! Triste bilan. Et ces histoires qui paraissent parfois invraisemblables tant elles sont lourdes de misère et de malheur, ont pourtant rempli les jours et les mois de femmes en chair et en os, comme vous et moi.

Quand nous avons rencontré Solange, elle était sous la protection d'une agence sociale chargée de sa réhabilitation. Elle avait été arrêtée pour ivresse sur la voie publique. Solange a accepté de nous livrer l'histoire de sa vie, en espérant vaguement, au fond de ses grands yeux bleus, qu'elle servira peut-être de leçon à d'autres filles malheureuses qui risquent de s'engager sur un chemin aussi dangereux que fatal.

"Je suis la fille unique d'un homme et d'une femme qui s'épousèrent l'année où la guerre fut déclarée, 1939. Douze mois après leur mariage,

mon père fut appelé à l'armée et partit en dehors de Montréal. Quelques mois plus tard, il traversait en Europe.

"Restée seule, ma mère retourna habiter chez ses parents. Puis elle se trouva un emploi en province et me confia, à l'âge de deux ans, à la garde de ma grand-mère maternelle.

"Trois ans plus tard, ma mère revint habiter à Montréal. Elle loua un appartement en attendant le retour d'Allemagne de son mari. Quand il revint, mon père était alcoolique. Il avait connu plusieurs femmes en Europe, surtout en Angleterre, et il pouvait difficilement reprendre la vie commune. Ils se disputaient continuellement, se reprochant mutuellement ce qui s'était passé durant leur séparation.

"Ma grand-mère, âgée et malade, ne pouvait plus me garder. Mon père me plaça donc dans un orphelinat et reprit son travail d'avant guerre.

"Ma mère pourvoyait à mes besoins et venait me voir régulièrement. J'apprenais le dessin, la peinture et la diction. Je suis demeurée dans ce couvent jusqu'à l'âge de 12 ans.

"A 14 ans, ma mère me ramena à Montréal avec elle. Mais l'expérience ne réussit pas. Elle était serveuse, travaillait à des heures irrégulières. J'en souffrais beaucoup évidemment. A ce moment-là je découvris un tas de choses que j'ignorais et qui me troublèrent beaucoup. Je connus mon père tel qu'il était. Il ne travaillait pas, vivant de sa pension de vétéran. Il buvait énormément et vivait avec une autre femme. Il venait à l'occasion demander de l'argent à ma mère à qui il se plaignait comme un enfant.

"Ma mère devenait alors agressive. Elle étalait toutes les turpitudes de leur première année de ma-

riage, l'indélicatesse de mon père, son égoïsme, sa paresse et jusqu'à sa rudesse durant leur voyage de noces. Ces disputes et l'agressivité de ma mère me rendaient malheureuse. Durant ces scènes, je tremblais de tous mes membres.

"Voyant ma nervosité, ma mère me remit pensionnaire, à Montréal, cette fois. Mais je crois qu'il y avait une autre raison : elle avait une liaison avec un de ses patrons.

"Il lui aidait financièrement. C'est même lui qui payait pour ma pension au couvent. En fin de semaine, il lui arrivait parfois de rester à la maison avec ma mère. Alors, moi, j'étais de trop.

"Au couvent, j'étais malheureuse. Les filles étaient hautaines et je n'aimais pas les soeurs. Je crois que j'aurais préféré être avec des garçons.

Fascinée par la liberté

"Un an plus tard, à 16 ans, j'ai décidé de quitter le couvent et de revenir chez ma mère. Je m'inscris alors dans une école commerciale, rue Sainte-Catherine.

"C'est cette année-là que j'ai rencontré Pierre, un étudiant en Commerce. Pendant quelques mois, on se voyait dans les restaurants, au cinéma.

"Il appartenait à un milieu aisé et ses parents avaient une affaire. Comme la maison chez lui était toujours vide, nous avons commencé à y aller. A 19 ans, il était peu scrupuleux et il commença à me parler de ses expériences sexuelles. Moi j'avais 17 ans et je l'aimais. J'avais un immense besoin de tendresse et d'amour. Et ce qui devait arriver arriva...

"J'étais fascinée par la liberté de pensée de son milieu. Chez lui, où ses parents n'étaient jamais

d'ailleurs, il y avait beaucoup d'alcool. Nous buvions, nous écoutions des disques et nous faisons l'amour. Ce fut une des plus belles périodes de ma vie: j'étais follement amoureuse de lui.

"Mais un bon jour, je découvre que je suis enceinte. De nouveau, on parle mariage. Ses parents sont d'abord d'accord; mais ils se ravisent. On m'emmène chez un médecin: l'avortement! Puis quelques jours plus tard, il me téléphone pour dire qu'il ne veut plus m'épouser et qu'ils ne veut plus me revoir. Il était rude et ce fut un choc pour moi.

"Ma mère était au courant de mes mésaventures mais elle ne leva pas le petit doigt pour me défendre. Après tout, elle aurait bien pu me protéger. Mais non! Elle se contentait de me répéter: "Je t'avais dit de faire attention!"

"C'était trop! Je sombrai dans une dépression nerveuse. Je demeurais dans la maison, jour après jour, à pleurer continuellement dans mon lit. Je voulais mourir.

"L'ami de ma mère devint alors jaloux: je les gênais par ma présence. Inquiète, ma mère, qui avait peur de perdre son amant, m'offrit d'aller habiter en chambre et de payer tous les frais, disant qu'elle y viendrait me voir.

"Fâchée, je lui dis de garder son argent. Quelques mois plus tard, après avoir trouvé un emploi comme vendeuse dans un grand magasin, je pars habiter avec une de mes compagnes de travail.

"Cette fille était très élégante et assez fortunée. Elle suivait des cours de modèle. On la sortait souvent.

"Je décide alors d'emprunter \$500 à ma mère pour m'inscrire à l'école de modèle à mon tour. Après les cours, nous allions quelquefois au club

pour rencontrer des amis. Parfois, j'acceptais de sortir avec des hommes que je rencontrais là. Quand ils me plaisaient, je couchais avec eux.

"Six mois plus tard, on m'offre un contrat de deux mois à Toronto comme modèle dans une petite compagnie fabriquant des robes pour le compte d'un magazine américain.

Une chance de salut

"A Toronto, le salaire est bon, mais irrégulier. Le soir je m'ennuyais et, sans argent, je fréquentais un petit bar pour tuer le temps. Le barman qui était au courant de mes difficultés, me dit un soir : "Il y a un type que je connais qui vous trouve très jolie. Il aimerait beaucoup rencontrer une fille comme vous. Il ne veut pas s'adresser à une vraie prostituée. Il vous trouve belle et élégante. Il serait prêt à vous donner \$50."

"J'étais sans le sou. Mal prise, il fallait que je me sorte de cette situation. Mon seul salut : revenir à Montréal. Alors, sans penser à la prostitution, j'ai dit oui. Le lendemain soir, il est revenu au club. Il m'offrait \$25 cette fois. Je lui ai demandé le même montant que la veille et avec mes \$80 (j'en avais donné \$20 au barman) je suis revenue à Montréal par train.

"A Montréal, une amie continua de m'héberger et je repris mes cours de modèle. C'est alors que je me suis rendu compte qu'elle se faisait payer pour faire l'amour avec les hommes qu'elle rencontrait.

"J'admirais beaucoup cette fille. Élégante et belle, elle était plus d'affaires que moi. Cette constatation, au lieu de m'effrayer, me rassura. La chose m'apparut presque normale.

"Toutes les deux, nous faisons la même chose,

nous étions donc normales. Elle me présenta alors à quelques clients. J'arrivais ainsi à rencontrer mes dépenses et à payer mes dettes.

"A l'école, je ne faisais pas de progrès. A Toronto, je n'avais pas fait bonne impression. J'étais impatiente et je me fatiguais trop vite. Je décidai de quitter l'école de modèle.

"Depuis quelque temps, je fréquentais le midi, un restaurant près de l'Université McGill où les étudiants donnaient de \$10 à \$15 pour une *passé*. De plus, il n'y avait pas de chambre à payer.

"Le soir, je me rendais dans une boîte rue Sherbrooke ouest où la clientèle, en majeure partie composée d'étrangers, payait bien, de \$25 à \$35.

"Je faisais près de \$500 en travaillant à peine quatre jours. Le reste du temps, je dormais et je buvais.

"Je devins enceinte mais je travaillai jusqu'à la dernière minute, c'est-à-dire, jusqu'au cinquième mois. Je déménageai chez une autre fille qui s'offrit de m'héberger. Elle était lesbienne, autoritaire, despotique. Après trois mois, on se disputa. Au huitième mois de ma grossesse, on me suggéra d'aller accoucher à la Miséricorde.

"L'idée ne me plaisait pas car j'avais gardé un mauvais souvenir des soeurs. Mais c'était la seule solution... C'était un garçon! Je lui donnai le nom de mon père — je me demande pourquoi, d'ailleurs, parce que je déteste mon père!

On nous exploite

"En sortant, j'étais sans argent et je ne voulais pas abandonner mon enfant. Mais la travailleuse sociale me le conseillait fortement, disant qu'il était mieux pour lui de le laisser en adoption. C'est

dégoûtant: on profite de la situation, on nous fait peur, on exploite notre malheur.

“Mon fils, c’était tout pour moi. Je voulais absolument le garder. Je n’avais plus l’impression d’être seule.

“Une prostituée rencontrée à l’hôpital m’avait donné l’adresse d’un homme capable de m’aider. Je suis allée le voir. Il avait environ 40 ans — c’était un souteneur. Il me fit travailler rue Saint-Laurent dans un club. Il m’acheta des robes et me donna de l’argent pour placer mon enfant.

“Je travaillais de 3 heures l’après-midi à 2 heures du matin. Je donnais \$500 à mon souteneur qui payait mon loyer. Je gardais la balance, environ \$250 par semaine. Mais je travaillais trop. Il fallait que je réserve une journée par semaine pour voir mon enfant.

“A cette époque, on m’arrêta deux fois. La première, mon souteneur paya l’amende mais la deuxième fois, le juge m’envoya en prison. Ce séjour à la prison des femmes de la rue Fullum m’humilia. J’ai été malade tout le temps. Les filles ne me trouvaient pas sympathique.

A ma sortie, je trouvai le même souteneur. Non pas que je l’aimais, mais il était bon. Il me laissait un surplus d’argent quand mon bébé était malade. Intelligent, il m’expliquait la vie et me faisait comprendre bien des choses. Il arrangeait toujours tout pour moi.

“Mais un jour, il fut arrêté pour un vol important dans une banque et condamné à cinq ans. Nous étions restés près de deux ans ensemble.

“Je voulus travailler seule. Mais bientôt, je me fis battre dans une maison de chambre par un autre souteneur qui voulait remplacer mon ancien.

“Je commençai à faire la rue dans l'ouest. Là, c'était plus facile que rue Saint-Laurent parce que j'étais moins connue. Un peu plus tard, une amie me présenta à la patronne d'un call-house, rue de la Montagne. Cette femme avait une grosse clientèle d'hommes riches, gérants de grosses entreprises. Elle me fit apprendre la danse dans un studio car souvent, on nous demandait pour des soirées.

“A cette époque, j'avais 22 ans. Je travaillais sur une base de 50-50. Certaines semaines, je me faisais \$500 et autant pour la patronne. Parfois des hommes allaient jusqu'à payer \$100 pour une rencontre d'une heure.

Une peur constante

“C'est plus fatigant, ce travail-là, que la rue Saint-Laurent. Il faut parler, écouter, faire ce qu'ils aiment. Certains sont gentils, mais pour d'autres, il faut vraiment se fermer les yeux et penser à autre chose.

“Une chose m'étonne: le nombre de gens que j'arrive à rencontrer. Des gens connus. Des inconnus. Des asiatiques, Japonais et Chinois. Des noirs. Des blancs. Des anglais. Des hommes qui ne parlent ni anglais, ni français.

“Mais c'est toujours la même chose. Ils se ressemblent tous et ils demandent tous la même chose.

“J'ai toujours eu un peu peur de me trouver seule avec un homme pour la première fois. Il me semble qu'il va se montrer tel qu'il est — brutal, vicieux, ridicule ou anormal. J'ai toujours dû boire pour pouvoir surmonter mon dégoût.

“Le seul homme qui pensait à moi, prenait soin

de moi ou s'arrangeait pour que cela me plaise, c'est le souteneur de 40 ans que j'ai eu.

"L'argent? Je n'en ai pas. Comme call-girl, il faut être très élégante. J'ai une voiture. Et il y a l'appartement.

"L'hiver dernier, je suis allée à Miami. J'avais pu économiser \$1,000. Mais là-bas j'ai été obligée de me prostituer pour recueillir \$200 et revenir. J'avais tout bu.

"A présent, j'ai 25 ans. Il y a près de sept ans que je suis dans ce métier. Il est trop tard maintenant.

"Mon enfant a 4 ans et il vit avec un couple qui n'a pas d'enfant. Ils sont bons pour lui et veulent l'adopter. J'hésite — je ne sais pas.

"Depuis quelque temps, j'ai deux clients plus réguliers qui disent m'aimer. Mais je ne sais si je puis m'enfermer dans une maison. Même si elle me dégoûte, j'ai besoin de cette vie.

"C'est par paresse que je suis call-girl. Je n'aime pas travailler. Au call house, nous sommes huit régulières. Les filles sont très jalouses les unes des autres. La patronne doit être très discrète et nous ne savons pas ce que font les autres.

Moi, je peux me lever tard. Je travaille de 4 heures l'après-midi à 2 heures du matin, pour \$500 \$600 par semaine — et c'est après en avoir donné autant à la patronne.

"J'aime l'argent et il m'en faut beaucoup parce que je dépense beaucoup. Je ne trouverai jamais un métier aussi payant.

"Je crois que je prends un peu ma vengeance. Ma mère ne m'aimait pas. Elle m'a toujours éloignée dans des couvents, des chambres. J'étais de trop et elle avait peur de moi. Aujourd'hui, elle

s'est remariée après avoir divorcé d'avec mon père. Elle est heureuse. Et moi, je suis jalouse de son bonheur.

"Quant à mon père, je le déteste comme je déteste tous les hommes. Il ne s'est jamais occupé ni de sa femme, ni de sa fille.

"Lorsque je serai vieille, laide ou malade, je me prendrai un amant, plus âgé et en moyens. Je me marierai peut-être à cet âge-là. C'est sans doute la meilleure chose à faire. On trouve des hommes à tout âge. Je connais des filles qui font le trottoir à 50 ans!"

* * *

Les grands yeux bleus, remplis de calme et de lassitude, se referment. C'est le perpétuel face à face avec le dilemme : en sortir, mais comment ?

CHAPITRE II

QU'EST-CE QUE LA PROSTITUTION?

On a souvent essayé de définir le mot prostitution. Devant la difficulté d'en arriver à une définition exacte, la plupart des réglementations et des législations se sont abstenues de le faire. En effet, les codes pénaux de plusieurs pays n'emploient pas le terme "*prostituée*" et se bornent, le plus souvent, à définir les infractions qui sont en réalité accessoires à la prostitution: racolage, proxénétisme, attentat aux mœurs.

La loi romaine fournit une définition basée sur trois éléments: femme qui se donne publiquement (*palam omnibus*), pour de l'argent (*pecunia accepta*) et non pour le plaisir (*sine delectu*).

En 1851, l'historien Dufour ramène le mot à son étymologie "*prostitutum*" qui s'entend par toute espèce de trafic obscène du corps humain.

Selon Flexner (1919) qui se base sur les critères principaux de l'acte prostitutionnel, la prostitution implique des relations sexuelles caractérisées par 1) le *trafic*, qui n'implique pas nécessairement l'u-

sage de l'argent bien que ce soit l'intermédiaire habituel;

2) la *promiscuité*, sans connaître vraiment le ou les partenaires;

3) l'*indifférence émotionnelle* inférée du trafic et de la promiscuité.

Cette dernière définition permet d'éliminer les cas de nymphomanie où la femme choisit délibérément de se prostituer à cause d'un besoin impérieux de rapports sexuels variés. Elle ne permet pas cependant d'identifier rigoureusement la prostitution de façon concrète car la frontière entre les divers éléments n'est pas toujours facile à établir, ceux-ci se confondant très souvent avec la débauche ou la simple immoralité. Il existe dans notre culture une gamme étendue de comportements qui contiennent des éléments de prostitution. Reitman (1931) en énumère onze catégories apparentées de près ou de loin au comportement de la prostituée, dont la femme entretenue, la maîtresse coûteuse, l'entraîneuse de cabaret, la femme mariée facile et, enfin, l'adolescente dévergondée. Ces comportements, pour la plupart, relèvent plus de la sociologie des relations sexuelles que de la prostitution comme telle.

Certains travaux récents élaborent des définitions plus descriptives qui énumèrent tous les éléments de la situation et ne laissent aucune échappatoire (Borelli et Stark — 1957; Vivien — 1960; Mancini — 1962):

“La prostitution est le fait pour une femme de pratiquer contre rétribution, librement et sans contrainte, alors qu'elle ne dispose d'aucun autre moyen d'existence, des relations sexuelles habituelles, constantes et ré-

pétées avec tout venant et à première réquisition, sans choisir, ni refuser son partenaire, son objet essentiel étant le gain et non le plaisir."

Même si elle renferme les conditions nécessaires et suffisantes pour qu'il y ait prostitution, cette définition est pourtant restrictive. La personne qui pour boucler son budget cherche quelques aventures rétribuées en fin de mois n'est pas ici considérée comme une prostituée. Il y a là, cependant, un stade pré-prostitutionnel fort avancé qui la conduira ordinairement à la prostitution professionnelle dans un avenir plus ou moins proche.

CHAPITRE III

LA PROSTITUTION A TRAVERS LES AGES

On considère aujourd'hui la prostitution surtout comme une manifestation de la vie urbaine et une activité criminelle ou paracriminelle. Si on se reporte à l'origine des sociétés, force nous est de constater que le phénomène prostitutionnel s'est manifesté dans le temps et dans l'espace sous une grande variété de formes et dans des contextes fort différents. En fait, son histoire se confond avec l'histoire de l'humanité.

L'Antiquité

Chez les peuples primitifs, on rencontre la prostitution hospitalière. Le mari concède volontiers son lit et sa femme à l'hôte que les dieux lui envoient. C'est en Inde, en Chaldée, en Egypte et, encore récemment, chez les Esquimaux, qu'on retrouve des traces de cette prostitution utilitaire considérée, en somme, comme une forme de service social ou d'assistance au voyageur et à l'étranger.

Dans ces sociétés, la femme n'agit cependant pas, à proprement parler, comme partie contractante du marché. Elle est l'objet d'une cession, d'un prêt ou même d'une location, soit en raison de sa jeunesse ou de la rareté des femmes.

A cette expression d'hospitalité, succède la prostitution religieuse organisée sous forme de culte. On la retrouve sur le pourtour de la Méditerranée, dans les sociétés de l'ancienne Asie Mineure de même qu'en Inde.

Hérodote raconte qu'à Babylone une femme devait, une fois dans sa vie, s'associer à un étranger dans le temple de Mylitta contre une obole qu'elle devait verser au trésor du temple. Revenue dans sa famille, elle continuait d'y vivre dans la chasteté en attendant le mariage.

A cette première forme de prostitution sacrée, s'ajoute une seconde où les jeunes filles se consacrent, pour un temps déterminé ou pour toute la vie, au service d'Aphrodite, de Vénus ou d'Isis. L'argent qu'elles reçoivent est réservé au culte, c'est-à-dire aux prêtres, donc, indirectement au bénéfice de ces derniers.

Dans certaines régions, on admet que la femme conserve une partie des oboles pour se constituer une dot.

Certains auteurs ont vu dans ces manifestations un premier aspect de la prostitution vénale, un rite astucieux qui permettait aux prêtres d'exploiter les fidèles. Des témoignages anciens associent la prostitution sacrée aux grands mythes de la fécondité qui définissaient de façon transcendante la sexualité. Les femmes sacrifiaient leur virginité aux déesses titulaires de la fécondation dans l'espoir d'être

habitées par les mêmes puissances obscures que la terre et le bétail.

Quelle qu'en soit l'explication, la prostitution sacrée demeure un phénomène étrange dans l'histoire de l'humanité. Selon l'anthropologue Henriques, ce type de prostitution s'expliquerait par l'interdépendance que l'homme de l'antiquité établissait entre l'exaltation amoureuse et l'extase mystique, immergé qu'il était dans un Immense Milieu où le profane et le sacré se confondaient dans un respect craintif. Longtemps, le mythe a servi d'explication à la sexualité et à la reproduction.

Abandonnant son caractère sacré, la prostitution devient presque aussitôt après affaire d'Etat. Ceci pour deux raisons: le besoin de ressources fiscales et la protection de l'ordre public.

Les établissements d'Etat

Solon, le législateur d'Athènes, frappé du péril que court la société, essaie de resserrer la prostitution dans de sages limites en la transformant en institution d'utilité publique. Il envoie donc dans les ports étrangers des missions d'achat pour se procurer des esclaves qu'il enferme dans des maisons closes de basse catégorie, les dictorions, situées à Athènes, près du temple de Vénus et au Pirée. Chaque fille touche un salaire et les surplus reviennent à l'Etat. Il confie l'administration de ces établissements à des fonctionnaires des Contributions, les Pornotropos, chargés de recueillir les taxes et de contrôler les prix.

Les maisons privées

A côté de ces institutions d'Etat, on ouvre des "kapaileia", établissements privés où les femmes

grecques de basse condition cherchent à s'inscrire comme pensionnaires.

Outre cette misérable prostitution, il existe en Grèce des filles libres: les Charmeuses ou Aulérides, en général danseuses et joueuses de flûte. Modestes, raffinées, ces jeunes courtisanes instruites dans l'art de plaire aux hommes, se recrutent parmi les esclaves affranchies. Elles s'enrichissent en se faisant entretenir par les riches marchands et armateurs d'Athènes et elles exercent leur art dans les diners d'apparat et d'affaires tout en pourvoyant à la satisfaction des besoins sexuels de leurs maîtres.

Enfin, dans la troisième catégorie, se classent les Hétaïres, demi-mondaines, originaires pour la plupart de Corinthe et renommées pour entretenir des liaisons officielles avec les hommes les plus célèbres de la Grèce. L'une des plus connues, Aspasia, eut pour amant Phidias, avant d'épouser Périclès. Quant à Thaïs, elle fut aimée d'Alexandre qu'elle quitta pour épouser Ptolémée, roi d'Egypte.

Parmi cette aristocratie, plusieurs courtisanes se distinguent par la subtilité et la justesse de leurs arguments philosophiques. Enchantées de leur commerce, les hommes goûtent en leur compagnie les charmes de l'esprit et de la volupté.

Même si elle exerce un certain choix et se réserve une part de liberté, ne se vendant pas au premier venu, l'hétaïre sert néanmoins à satisfaire de façon vénale les appétits sexuels de l'élite d'Athènes.

A cette époque, en Grèce, la supériorité de la femme affranchie par rapport à la femme mariée s'explique du fait que celle-ci est reléguée dans le gynécée et tenue, par les lois, sous une contrainte sévère. Démunie de droits à la propriété, considérée

comme une éternelle mineure, la femme grecque est réduite au rôle biologique de la procréation, du soin des enfants et de la maison. Le Grec se marie tôt, par intérêt et par raison. Dans un tel contexte, la femme mariée représente le devoir; l'hétaïre, le plaisir. La première appartient à l'intérieure de la maison; la deuxième, au dehors, à la vie publique.

Une thérapeutique

L'action des courtisanes s'exerçait aussi contre l'homosexualité qui s'était propagée dans toute la Grèce et contaminait la jeunesse. C'est d'ailleurs comme moyen thérapeutique que Solon avait fondé le diction et institutionnalisé la prostitution. Il y voyait un remède pour détourner la jeunesse du désordre honteux de l'amour contre nature.

Selon l'anthropologue Henriques, si nous acceptons l'hypothèse selon laquelle le statut privilégié de la prostitution en Grèce était dû, d'une part à la rigidité du système matrimonial, nous devons, d'autre part, considérer les facteurs suivants: la grande largeur de vue du législateur en ce qui regarde les normes sexuelles et l'amour vénal et l'attitude culturelle et religieuse de la Grèce vis-à-vis de la sexualité et la prostitution sacrée. Certaines fêtes et certains mystères du culte de Cérès, Bacchus, Vénus et Priape, attribuaient une importance primordiale aux expériences extatiques de forme sexuelle. A certains moments où l'homme se transcendait, l'union avec les dieux devenait possible. Sous l'angle des cultes de la fertilité, il était logique de considérer l'orgasme comme étant de même nature extatique que l'expérience religieuse.

La Rome Ancienne

A mesure que se poursuit l'urbanisation du monde occidental, la prostitution se commercialise.

A Rome et dans l'Empire Romain, on tolère la prostitution sous toutes ses formes pourvu qu'elle se soumette à divers règlements de la police urbaine et surtout au paiement de l'impôt à l'Etat.

A l'opposé des Grecs, les Romains n'associent jamais la prostitution aux rites sacrés et leur morale sexuelle est loin d'être au-dessus de tout reproche. Rustres, peu raffinés, les premiers Romains avaient asservi la femme au patrimoine et à la famille. Déjà dans la Rome ancienne, constituée de la juxtaposition de plusieurs faubourgs, fourmillent les prostituées et les lupanars.

Les Romains, plus matérialistes sinon plus sensuels que les Grecs, exigent des actes plus grossiers souvent répétés et variés, placés sous le signe d'une immense débauche et d'une cruelle brutalité.

Ainsi, tout au long de son histoire, Rome donne le spectacle d'une telle dépravation que les édiles doivent intervenir. Dès l'an 180 avant Jésus-Christ, Marcus édicte la première mise en carte des prostituées. On entre dans l'état de tolérance. C'est que la philosophie et la morale des Romains, dans l'ensemble indulgentes pour les mauvaises habitudes rendues respectables par leur ancienneté, s'opposent à toute contrainte provenant d'une politique nettement prohibitionniste susceptible d'entraver leur liberté.

Les filles publiques, plus nombreuses à Rome qu'à Athènes, appartiennent à deux principales catégories.

Les mérétrices, porteuses de cartes, étaient su-

jettes à la réglementation fiscale. Ces femmes étaient frappées de mort civile et d'infâmie publique et encouraient une déchéance définitive. Outre l'obligation de porter un costume distinctif, elles étaient confinées dans certains quartiers réservés.

Néanmoins, la grande majorité appartenait à la classe des "prostubulae" qui se tenaient devant leur "stibulum" (repaire) et qui exerçaient aussi clandestinement dans les bains et sur la voie publique. Évitant de s'inscrire sur le rôle, elles échappaient ainsi à l'infâmie de la mise en carte et à la contrainte fiscale.

On trouvait aussi dans les banlieues romaines les "lupae" (louves) qui se promenaient, la nuit tombée, dans les bois et les champs en imitant le cri de la louve pour appeler les clients. Plus tard, ce terme servit à désigner toutes les prostituées de Rome.

Cette effroyable promiscuité de tous les âges et de tous les sexes enrichissait une immense famille de courtiers, d'entremetteurs et de proxénètes des deux sexes. Il y avait à Rome une quantité effrayante de lupanars, les "leno", exerçant leur commerce dans des boutiques qui, sous divers prétextes, donnaient asile à la débauche: tavernes, bains, cabarets, boulangeries, hôtels.

Les réformes

Plusieurs empereurs tentèrent en vain de réprimer ces situations abusives. Au Ve siècle, Théodore menaça d'exil les pères et les maîtres qui prostituaient leurs filles ou leurs esclaves. En effet, le mal résidait en grande partie dans l'esclavage. Comment

réprimer la prostitution lorsque les femmes peuvent être achetées et vendues au marché pour n'importe quel prix et usage?

Notons que la loi justinienne, en l'an 531, innova grandement dans le domaine de la législation antiprostitutionnelle. Au lieu de viser les filles et de les tenir entièrement responsables du mal, cette loi était pour la première fois, dirigée contre les proxénètes, tenanciers et souteneurs, contre le "léno", corrupteur de la prostituée et pourvoyeur du marché prostitutionnel.

Quels facteurs permirent à Rome un tel étalage du commerce des prostituées? L'anthropologue Henriques croit, pour sa part, que la consécration de l'esclavage sous une forme institutionnelle fournissait au souteneur un marché où pouvait s'exercer facilement le recrutement des prostituées. Cependant, nous devons considérer aussi la conception rigide de la famille chez les Romains, le statut de la femme ainsi que le déséquilibre dans le rapport des sexes au niveau des classes supérieures comme autant de conditions qui rendaient possible, sinon nécessaire, le développement d'un marché prostitutionnel malgré les mesures coercitives édictées par les empereurs tout au long de l'histoire de Rome.

Le Moyen Age

Après la débâcle de l'Empire Romain, toute la civilisation fut remise en question. Il existait une si grande débauche de mœurs qu'on ne pouvait guère distinguer les prostituées du reste de la population. A mesure que s'institua la famille bourgeoise, basée sur la propriété, et que la monogamie

devint plus rigoureuse, le droit subit de plus en plus l'influence de l'idéologie chrétienne.

L'Eglise s'appropriâ les questions d'ordre sexuel et, par commandement, condamna l'acte sexuel en dehors du mariage. Conséquemment, selon les normes religieuses, la prostitution se trouvait hors la loi et la prostituée toujours coupable.

En butte au mépris, les prostituées se verront reléguées, comme les Juifs, dans des ghettos ou des quartiers réservés d'où elles ne peuvent sortir. Obligées par ailleurs de porter des vêtements distinctifs, elles n'ont aucun recours contre la magistrature ni la police.

Bien que le Moyen Age soit nettement prohibitionniste, on voit s'accroître de façon alarmante le nombre de prostituées. Les temps sont difficiles, la main-d'oeuvre féminine, moins rentable que celle des hommes, trouve difficilement preneur dans les régions rurales. Les jeunes filles pressées par la faim viennent grossir la population des villes où, faute de ressources, elles tombent entre les mains des recruteurs professionnels.

La législation et la rigueur des sanctions pénales témoignent de l'acuité du problème et de la cruauté des moeurs.

Dès l'an 506, le Code d'Alaric ajoute aux interdictions de l'époque gallo-romaine des sanctions sévères : la prostituée reçoit trois cents coups de fouet et l'on s'en prend aussi aux parents ou aux maîtres qui peuvent, par la même occasion, écoper de cent coups.

En vain, Charlemagne essaie à son tour d'interdire la prostitution par un capitulaire rigoureux. A Toulouse, on enferme les filles dans une cage que, du haut d'un pont, on plonge dans la rivière devant

les curieux attirés par le spectacle. A Paris, on les marque au fer rouge et on leur coupe le nez. Cette vague de répression devient inopérante, l'organisation de la société rendant la prostitution nécessaire. "Retranchez les femmes publiques du sein de la société, la débauche la troublera par des désordres de tout genre. Les prostituées sont dans une cité ce qu'est le cloaque dans un palais : supprimez le cloaque, le palais deviendra un lieu infect", dira un théologien de l'époque, Saint-Thomas d'Aquin.

Philippe Auguste décide donc d'organiser des maisons et d'y parquer les pensionnaires sous le contrôle et la juridiction d'un fonctionnaire appelé le Roi des Ribauds.

En 1254, Saint-Louis ordonne de chasser les prostituées de Paris et de détruire tous les lieux de débauche. La prostitution devient clandestine mais n'en continue pas moins. Considérant que la prostitution légale entraînerait moins d'inconvénients et d'embêtements que la prostitution cachée et illícite, Saint-Louis modifie l'ordonnance de 1254 et, deux ans plus tard, autorise de nouveau l'ouverture des maisons, invoquant la tranquillité des familles.

Guillaume IX d'Aquitaine, Henri II d'Angleterre et Jeanne 1^{ère}, reine des deux Siciles, optent dans leurs royaumes respectifs, pour une politique de réglementation et de tolérance espérant tout au moins contenir le fléau.

Toutes ces tentatives de répression s'avèrent vaines et inopérantes, la vie étant dure et misérable pour les filles du peuple comme pour les femmes en général. Brimées, exploitées, les femmes mènent une existence parasitaire à cause d'une incapacité totale de s'instruire. Le droit leur est défavorable et elles n'ont aucune possibilité d'agir en leur nom

ou de posséder des biens. Ce statut subalterne pour la femme crée une climat propice au développement de la prostitution. Par ailleurs, en dépit de la terreur qu'inspire l'annonce d'innombrables calamités, un horrible libertinage se glisse dans toutes les classes sociales. La grossièreté des mœurs du bas peuple et la scandaleuse immoralité de la noblesse constituent des comportements réactionnels au climat d'angoisse créé par les incertitudes et les guerres de l'époque, l'annonce de divers fléaux, le jugement dernier, la peste et la morbidité des maladies. Dans un tel état social où l'accent porte sur la rapine, la guerre et la luxure, le bordel devient une institution nécessaire.

Les temps modernes

La prostitution en tant que fait social est entrée dans le domaine de la science avec l'avènement de la réglementation qui, en France, date du Consulat. L'accumulation de données numériques dans les préfectures de police devait conduire aux premières études faites en fonction des phénomènes sociaux, économiques et démographiques.

Le premier document manuscrit en date de 1762 évalue le nombre des prostituées à 25,000 dans la seule ville de Paris.

En 1836, Parent-Duchatelet, à partir des documents de la Préfecture de police, arrive pour la seule ville de Paris à dénombrer 3,988 filles "en maison" ou "en carte" et 23,000 clandestines.

Expliquant pourquoi les filles en viennent là, l'auteur relève plusieurs causes différentes, variant selon l'origine rurale ou urbaine des sujets. Cependant, les premiers désordres de conduite, la paresse, le désir de se procurer le luxe sans travailler, le

mauvais exemple, constituent les principaux facteurs précipitant la fille dans la prostitution. L'histoire des mœurs montre que de tous temps, il a existé un rapport de cause à effet entre le luxe et la prostitution.

Néanmoins, dans ce Paris de la Restauration, les causes primordiales demeurent le manque de travail, l'exode rural vers la capitale d'une main d'oeuvre féminine sans formation professionnelle et de façon générale, la misère provenant de salaires minables et d'arrêts de travail durant les saisons mortes.

Au diagnostic de Parent-Duchatelet, s'ajoutent les considérations de Henriques compilées dans son étude sur la prostitution au XIX^e siècle en Europe. Dans toutes les classes de la société, en France, le mariage était considéré comme une union de convenance. Le régime dotal était toujours en vigueur et les filles sans dot trouvaient difficilement à se marier. Le mariage servait avant tout à la transmission et la consolidation de la propriété ainsi que la continuation de la lignée. Le bonheur des conjoints n'entrait pas en ligne de compte. Une telle conception de l'union matrimoniale, renforcée par les exemples licencieux de la noblesse et de la bourgeoisie, favorisait grandement le déploiement de la prostitution et de l'amour libre. La prostituée était alors au citoyen ordinaire, fatigué de sa femme et du mariage, et au jeune apprenti en matière de sexualité, ce que la galante et la courtisane était au bourgeois et au jeune aristocrate de l'époque.

La puritaine Angleterre

A Londres, vers 1800, période qui marque les

débuts de la première révolution industrielle, la prostitution s'étale au grand jour. Dans ce Londres dénoncé par Dickens, la prostitution naît aussi de la misère surtout terrifiante chez les prolétaires. A East-End, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants meurent de faim à la petite semaine. Quand elles peuvent s'embaucher dans des entreprises esclavagistes, les femmes travaillent pour des salaires dérisoires et dans des conditions inhumaines.

La sévérité des familles bourgeoises et puritaines joue aussi un rôle particulier. On traite en pestiférées les filles fautives issues de bonnes familles. Se considérant irrévocablement déchues, celles-ci deviennent des proies faciles pour les proxénètes londonniens.

Dans ce règne de grande misère, les chroniqueurs de l'époque comptent à Londres de trente à cinquante mille prostituées et près de mille maisons. L'industrie commence à peine à se développer. Les emplois sont très instables et les deux principaux débouchés pour la main-d'oeuvre féminine en chômage demeurent la domesticité et la prostitution, à moins d'une combinaison des deux.

Le régime capitaliste américain

Dès 1850, un groupe de citoyens inquiets de la vague de syphilis et de blennorrhagie aux Etats-Unis, chargent le Dr William Sanger d'enquêter sur la prostitution dans les principales villes américaines. Il ressort de ces observations publiées en 1859 que New York avec ses sept cents mille habitants recèle environ huit mille prostituées réparties en différentes classes correspondant à la hiérarchie sociale du temps.

Les motifs invoqués pour l'entrée en prostitution par les deux mille femmes de l'échantillon de l'enquête comprennent la pauvreté, l'alcoolisme, la séduction suivie de l'abandon, le viol et les mauvais traitements.

Il est intéressant de noter qu'un quart des femmes interrogées avouent une tendance naturelle. Aujourd'hui, on admet difficilement qu'une femme se prostitue par besoin physique. Toutefois le récent rapport Wolfenden (1963) fait remarquer que, dans des circonstances spéciales, certaines femmes adoptent sciemment la prostitution comme mode de vie parce que mieux adapté à leur personnalité et plus avantageux financièrement.

Mais dans le climat puritain de l'époque, on était porté à croire que des femmes aux sens surexcités choisissaient délibérément la prostitution pour satisfaire cette inclinaison. D'ailleurs, la rigueur des normes morales obligeait la femme séduite à se considérer comme déchue. De là à s'identifier aux prostituées, il n'y avait qu'un pas.

En Amérique, les structures économiques ne favorisaient pas le travail de la femme. L'exploitation de la main-d'œuvre féminine reproduit ici les mêmes situations qui donnèrent naissance en Europe aux thèses de Marx et de Engels. Selon ces auteurs, le système capitaliste engendre, entre autres maux, la prostitution. Le capitalisme subordonne la femme à l'homme, propriétaire des moyens de production. La sexualité de la femme explique son statut économique. L'adultère et la prostitution étant les deux corollaires du mariage bourgeois, Marx voyait dans l'avènement du communisme la disparition du travail salarié et de la nécessité pour certaines femmes de se vendre pour de l'argent.

Dès la fin du XIX^e siècle, le Dr Despres constate après une étude statistique de la prostitution, qu'il faut rejeter l'ancienne thèse selon laquelle la misère engendre la prostitution. En effet, les prostituées sont plus nombreuses dans les départements où l'urbanisation est plus poussée, autour des grandes villes et des garnisons militaires. La demande constitue un facteur important, en particulier dans les endroits où l'importance numérique des hommes perturbe le rapport des sexes (sex ratio).

La situation contemporaine

Des enquêtes américaines menées au début du siècle permettent de distinguer quelques facteurs particuliers: l'extrême pauvreté des familles d'immigrants, les difficultés causées par l'enculturation des nouveaux arrivés, les migrations internes nécessitées par l'ouverture de nouvelles régions industrielles. Au milieu de ce bouleversement des structures, les normes imprécises favorisent les comportements déviants et l'organisation commerciale du vice. On déplore aussi la complicité des politiciens et des policiers et l'indifférence du grand public.

Dès 1948, la prostitution devient pratiquement interdite sur l'ensemble du territoire américain. Le contrôle et la limitation de l'immigration, l'organisation syndicale des ouvriers et plusieurs autres mesures amènent un progrès social qui se traduit, entre autres, par moins de licence dans les mœurs.

Devenue plus clandestine, la prostitution modifie ses structures. Présentement, la prostitution en maison et sur les trottoirs est pratiquement disparue. A peine existe-t-il quelques quartiers réservés

dans les grandes villes, comme la 40e rue et Harlem à New York.

L'appartement loué à la semaine et habité par une ou deux filles à qui une entremetteuse fournit des clients représente, avec l'activité dans les bars et cafés, le principal concurrent du système des call-girls, de loin le plus prospère.

Mentionnons aussi une prostitution des mineures. Des adolescentes américaines imbuës de liberté, en bris de ban avec les codes de leurs aînés, recourent à la promiscuité qui, lorsqu'elle persiste, les conduit à la prostitution à un âge précoce.

Évaluant les effectifs, Kinsey (1948) observe que le nombre de femmes présentement engagées dans ces diverses formes de prostitution n'est matériellement pas plus élevé qu'il y a dix ou vingt ans. La manière d'opérer a toutefois sensiblement changé et le nombre de contacts hebdomadaires a été réduit de façon appréciable.

Peu de changement

De même, le pourcentage d'hommes dans chaque classe de la société qui fréquentent les prostituées n'a pratiquement pas changé en vingt ans bien que le nombre de rapports a diminué ici aussi. Ces changements proviendraient d'une plus grande émancipation de la femme. Les normes sexuelles moins rigides au niveau des classes moyennes et supérieures permettent aux hommes d'obtenir plus facilement le coït extra-conjugal avec des femmes de leur propre classe sans se trouver dans l'obligation de recourir aux prostituées. Kinsey évalue à 3,190 le nombre de contacts hebdomadaires avec les prostituées dans une ville de cent mille habitants.

En définitive, malgré la prospérité qui règne aux Etats-Unis, il existe encore d'autres causes de la prostitution qu'il faut rechercher, d'après Henriques :

"dans une civilisation essentiellement matérialiste, dans le développement des énormes conurbations à la surface du pays, dans certaines particularités du système politique des Etats-Unis, dans un singulier mépris des lois; également dans le désir de plusieurs femmes d'obtenir sans efforts une vie confortable, dans la désorganisation de la vie de famille et dans une forte concentration de la main-d'oeuvre masculine en certaines régions du pays. Tous ces éléments contribuent à créer un climat au sein duquel les normes sexuelles sont essentiellement confuses et où la prostitution peut se développer."

En France, il existe présentement environ 25,000 prostituées professionnelles et près de 15,000 souteneurs vivant de leurs gains. Bien que les conditions d'exercice se modifient sans cesse, les formes principales demeurent la prostitution de la rue, de loin la plus considérable, et celle des bars et cabarets. La prostitution en maison interdite depuis la loi de 1946 est officiellement disparue. S'il a moins d'ampleur que les précédents, le système des call-girls fonctionne très bien dans les grandes villes. Il prend la forme de petites entreprises employant quelque vingt femmes et il s'adresse à une clientèle recrutée à un certain niveau social.

Selon Mancini, outre le facteur personnel, les conditions économiques et l'activité des proxénètes toujours à l'affût représentent les causes essentielles de la prostitution en France. Le juge Sacotte

(1959), par ailleurs, ne voit pas de différence entre délinquance et prostitution. L'isolement, la misère, le chômage, la crise économique, les déficiences du milieu familial contribuent de façon directe ou indirecte au choix de la carrière.

L'Angleterre, avec le Street Offences Act (1959), est entrée résolument dans la lutte contre le racolage et le proxénétisme. Cette mesure visait la façon la plus courante d'exercer le métier à Londres. Les prostituées sollicitaient le client dans la rue pour l'amener ensuite en taxi dans leur chambre meublée. Il semble que l'accroissement des peines eut pour effet de réorganiser la prostitution sous des formes différentes.

A l'heure actuelle, même si le racolage en public a virtuellement disparu dans certains districts notoires, il existe un gigantesque système de call-girls. Le racolage s'effectue discrètement par l'entremise de pisteurs ou de la publicité dans les petites annonces. On utilise maintenant les porches au lieu des trottoirs.

Concluant modestement qu'il n'existe pas de cause précise et unique, le rapport Wolfenden (1963) suggère d'aborder le problème d'un point de vue social et thérapeutique plutôt que légal. Le facteur économique doit être écarté, bien qu'en certaines circonstances et pour certains sujets, il puisse devenir un élément important.

Selon les enquêteurs anglais, la promiscuité, la désorganisation familiale, les déficiences du milieu ambiant peuvent conduire à la prostitution. Cependant, dans la plupart des cas, on remarque des facteurs psychologiques personnels qui amènent la femme à choisir ce mode de vie plus facile et plus profitable.

Des interprétations multiples

L'existence de la prostitution est due à l'interaction de multiples facteurs.

Henriques et Davis croient qu'en général la subordination économique et sociale de la femme par rapport à l'homme et le statut de l'épouse à l'intérieur du mariage peuvent être des causes indirectes de la prostitution.

La prostitution étant une activité paracommerciale basée sur l'achat et la vente de relations sexuelles, on peut déduire que le chômage, le niveau de vie misérable et des conditions économiques désastreuses peuvent constituer des facteurs importants.

Pour leur part, Origlia, Adler et Greenwald pensent que quantité de femmes se prostituent pour s'assurer le luxe auquel elles aspirent. Une répartition inégale des richesses entre les différentes classes sociales favoriserait la prostitution chez certaines. Selon Merton, le statut bourgeois se présente comme un objectif à atteindre et devient par le fait même un facteur de motivation.

D'autre part, l'évolution économique rapide, l'industrialisation, la croissance des villes accélèrent l'exode rural vers les grandes agglomérations d'un nombre important de femmes et d'hommes ainsi éloignés de leur famille. Le bouleversement des normes sociales durant la période de transition crée un climat favorable au développement de la prostitution.

Aux Etats-Unis, en Suède et en Pologne, le développement du phénomène prostitutionnel est lié à des problèmes sociaux tels que la toxicomanie et l'alcoolisme.

Du point de vue sociologique, la prostitution se définit comme un ensemble de comportements institutionnalisés qui ont pour fonction de satisfaire ou de fournir un moyen d'expression aux impulsions sexuelles non-intégrées des membres d'une société.

D'après Henriques, la prostitution représente souvent un élément culturel adapté au maintien de la société. C'est ce qui ressort des analyses de quelques sociétés africaines et aussi des études faites à l'intérieur des sociétés asiatiques comme le Japon. Ces sociétés s'absolvent ainsi de ne pas accomplir de changements de structures dans d'autres secteurs de la vie sociale. La prostitution comme institution vient remplir certaines fonctions latentes qui permettent en l'occurrence de garder une congruence relative à l'intérieur de la culture.

Règle générale, la demande influe sur le marché prostitutionnel. Les périodes de guerre, de troubles ou de développement industriel intense créent des conditions favorables, notamment dans les endroits où prévaut une disproportion entre les sexes.

Enfin, les auteurs français et européens sont d'avis que le proxénétisme sous toutes ses formes constitue une des causes essentielles de la prostitution.

CHAPITRE IV

LES DIVERSES THÉORIES

Caractères biologiques

D'aucuns estiment qu'il y a des femmes biologiquement destinées à la prostitution. Cette théorie rencontre celle de Lombroso qui, voulant expliquer la prostitution, associe la prostituée au criminel-né. Dans son optique, la prostitution constitue un phénomène morbide et rétrograde propre à une certaine classe de femmes qu'il taxe de "folie morale" et qui reproduisent les conditions ataviques des femmes primitives.

Par ailleurs, quelle part faut-il attribuer à la sexualité? Même si la débauche publique et la promiscuité alimentent la prostitution, peu de femmes se prostituent par besoin physique. Dans une récente étude faite à Copenhague, 10 p.c. seulement des 457 femmes interrogées admettent que l'appel sexuel a exercé sur elles une certaine emprise. La plupart considèrent que les relations sexuelles font partie du travail, tout simplement comme gagne-

pain. Si le tempérament peut mettre en état de chute, ce sont les à-côtés qui tentent : l'argent, le luxe, l'aventure et l'atmosphère de noce.

De son côté, Pollack consulte quelques études faites en Amérique sur la constitution physique de la prostituée. L'ensemble de ses travaux permet de dégager deux faits : d'une part, il y a une proportion plus élevée de filles grandes et fortes et, d'autre part, elles atteignent souvent très tôt la maturité sexuelle. La jeune prostituée porte ordinairement plus que son âge.

On a peu étudié la période de vie précédent l'exercice du métier pour voir l'influence des antécédents héréditaires sur le destin de la prostituée. Après plusieurs années dans la profession, une santé délabrée et des troubles physiologiques ne permettent plus de faire le partage. Les jeunes prostituées, en général, ne présentent pas de tares physiques apparentes.

En scrutant les antécédants héréditaires et collatéraux des prostituées de Toulouse, Durban a trouvé une fréquence relative du tempérament neuro-arthritique (rhumatisme, sciatique, asthme), du caractère exécrationnel du père dû à des abus d'alcool et des affections digestives et hépatiques nombreuses probablement dues, elles aussi, à l'alcoolisme. L'hérédité alcoolique est perceptible dans 33 p.c. des cas. Les troubles mentaux apparaissent rarement.

L'étude des frères et soeurs n'offre pas beaucoup d'intérêt sur le plan médico-social. Alors qu'au XIX^e siècle, Parent-Duchatelet relève dans un groupe de 5,000 prostituées 435 personnes reliées par des liens de parenté, la recherche de Durban s'est orientée plutôt vers le nombre de frères

et soeurs qu'il a retenu comme facteur étiologique important. La prostituée appartient dans un quart des cas à une famille moyenne de trois à quatre enfants. Dans un tiers des cas, la famille compte de 5 à 13 enfants. Dans ces familles nombreuses, l'éducation des enfants, la préparation et la socialisation à la vie d'adulte laissent à désirer à cause de l'excès de travail et la pauvreté des parents.

En somme, à part ces quelques faits prédominants, il ne semble pas que les antécédents héréditaires ou physiques soient des facteurs importants.

Caractéristiques psycho-sociales

La prostituée par nécessité, est ordinairement jeune et son développement normal, plutôt précoce. Beauté et jeunesse sont deux éléments importants dans le déroulement de la carrière. Chez les call-girls, élégance et discrétion sont de plus absolument nécessaires mais "dans l'échelle des tarifs et la diversité des instincts, n'importe quelle femme trouve sa place". (Sacotte — 1959)

Dans une recherche effectuée en Europe et en Amérique vers 1938, la Société des Nations conclue que 78 p.c. des femmes ont moins de 31 ans. L'âge modal se situe entre vingt et vingt-cinq ans. La moyenne d'âge d'entrée dans le métier est de vingt ans et demi. Par contre, au Danemark en 1963, 40 p.c. des femmes avaient moins de 20 ans, 40 p.c. moins de 25 ans et 20 p.c. au-dessus de cet âge.

La prostituée provient souvent de famille d'immigration urbaine récente: plus des deux tiers sont d'origine rurale. L'exode de la campagne ou des petites villes de province vers la ville où de préten-

dus métiers manquant de stabilité ou de sécurité les attendent est un fait prédominant. La prostituée apparaît dans la plupart des cas comme une déracinée, migratrice instable, souvent très fragilisée par le nomadisme.

Le rapprochement prostitution et minorité ethnique n'est plus toujours juste. Lorsque le groupe ethnique est bien organisé et quand il existe une cohésion interne autour des valeurs familiales ou religieuses, le taux est pratiquement inexistant. On cite dans cette veine les minorités juive, japonaise et italienne. Par contre, plusieurs groupes non-intégrés, comme celui des Noirs et des Polonais aux Etats-Unis, fournissent un assez fort contingent de prostituées.

Les déficiences du milieu familial de base apparaissent clairement comme facteur déterminant. Les Glueck et Durban évaluent que dans près de 80 p.c. des cas étudiés on trouve des antécédents maternels ou paternels criminels. Les familles des prostituées présentent souvent une carence, une incomplétude causées par des facteurs divers, dont le plus important est l'alcoolisme du père et son instabilité. Les facteurs accidentels, décès, maladies, revers de fortune, jouent aussi un rôle dissolvant indiscutable sur le foyer. On relève des foyers brisés et désunis chez les antécédents de plusieurs délinquantes et prostituées. On observe aussi des carences paradoxales provenant d'un excès de rigidité et de moralité faussée. La fille en est heurtée et développe souvent une névrose de forme masochiste agressive qui aboutit à l'entrée en prostitution.

On a émis l'hypothèse selon laquelle la majorité des prostituées proviendraient de classes socio-éco-

nomiques inférieures, c'est-à-dire des mêmes familles qui fournissent les délinquants à la société. Durban énonce une opinion plus nuancée. La bourgeoisie des grandes villes fournirait l'hétaïre, ou prostituée de grande classe. Par contre, de la bourgeoisie moyenne des petites villes et des campagnes proviendrait un contingent important des prostituées opérant dans les grandes métropoles. On trouve chez les filles de ces milieux un culte excessif de l'argent et une oisiveté fréquente.

De façon générale, les prostituées sont peu lettrées, ayant fréquenté l'école primaire sans beaucoup de succès. Leur niveau scolaire se situe plus bas que celui de la population moyenne des femmes. Cependant, la prostituée qui sort des rangs de la classe moyenne et pratique la carrière avec succès est aussi intelligente et éduquée que les femmes de sa classe.

Une autre évidence de ce statut inférieur provient de la liste des emplois qu'elles ont occupés avant l'entrée dans la carrière. Une grande partie de ces filles ont été servantes, serveuses de table ou de bar. Les manoeuvres d'usine non ou à peine spécialisées figurent aussi largement. Certaines de ces occupations sont des métiers-alibis et servent de paravent à la paraprostitution — serveuses, filles de chambre, masseuses. On remarque aussi une autre particularité dans le changement fréquent d'emploi, ce qui prouve leur instabilité et leur incapacité de gagner leur vie.

On admet couramment la débilité et l'infantilisme intellectuels de la prostituée. En 1919, l'American Hygiene Association évaluait à 33 1/3 p.c. la proportion des prostituées mentalement débiles. Par la suite, la plupart des spécialistes de la délin-

quance féminine ont également établi que les femmes délinquantes sexuelles et les prostituées d'habitude en particulier se situaient dans les catégories inférieures établies par les tests d'intelligence.

L'état civil des prostituées varie peu d'un pays à l'autre. La majorité sont célibataires, séparées ou divorcées. Un certain nombre se disent mariées, mais souvent il s'agit en l'occurrence d'une union transitoire avec un souteneur qui les exploite. Près de 50 p.c. ont des enfants qu'elles font ordinairement vivre en pension et à qui elles se disent fort attachées.

Outre les traumatismes chroniques, tels la carence des foyers familiaux, les deuils, les séparations et abandons inhérents aux foyers brisés, on retrouve, avec une certaine régularité, des chocs affectifs nombreux et intenses dans l'histoire de la plupart de ces femmes. Des études permettent d'établir que la fréquence des filles naturelles chez les prostituées s'élève à 25 p.c. Au cours des recherches, on remarque aussi la fréquence des déflorations par le père, le beau-père ou le concubin de la mère ou par des amis de rencontre et des camarades. Certaines sont parfois déflorées par des inconnus et abandonnées ensuite. Le Dr Brisard (S. de Beauvoir — 1949) signale que parmi 100 filles, une avait été déflorée à onze ans, dix entre 12 et 14 ans, sept à 15 ans, vingt et une à 16 ans, dix-neuf à 17 ans, dix-sept à 18 ans, six à 19 ans et les autres après 21 ans. Commentant ces enquêtes, Simone de Beauvoir constate que

“chez certaines, la facilité à se donner au premier venu s'explique par des phantasmes de prostitution: par rancune familiale, par

horreur de leur sexualité naissante, par désir de jouer à la grande personne, il y a de très jeunes filles qui imitent les prostituées; elles se maquillent violemment, fréquentent les garçons, se montrent coquettes et provocantes; elles qui sont encore infantiles, asexuées, froides, croient pouvoir jouer avec le feu impunément; un jour, un homme les prend au mot et elles glissent des rêves aux actes."

Cependant, une fille ne fait pas le trottoir immédiatement après sa défloration. Souvent les liaisons se succèdent et ainsi les chocs particulièrement intenses. Dans cette longue liste d'événements douloureux, figurent les grossesses hors mariage, les avortements, les abandons, les ruptures, les brouilles et conflits avec la famille. L'analyse détaillée de ces traumatismes permet de conclure que:

"Les chocs de la sphère affectivo-sexuelle paraissent donc aigus. Les cas les plus nets sont ceux de la fille-mère ou avortée ou de la femme abandonnée par un homme: fiançailles rompues, divorce, veuvage. Le rôle de ces traumatismes est très souvent déterminant: ils jouent un rôle de catalyseurs dans cette curieuse réaction sociale: l'entrée en prostitution. Le mécanisme intime de leur action paraît basé sur l'exagération de capacités masochiques déjà existantes. Nous affirmons donc la notion de terrain déjà préparé à la chute chez ces femmes. Nous ne pensons point en effet que les dures atteintes qui viennent d'être étudiées soient aussi ca-

pitales que la carence du milieu familial de base. Nous laisserons donc la primauté à cette dernière." (Durban — 1951)

Ces chocs viennent donc frapper un édifice déjà branlant avec une force accrue. Un tel panorama postule un type de femme prédisposée à la chute à un très haut degré. Il suffira bien souvent que se profile sur ce terrain la silhouette du proxénète rabatteur ou tout simplement la petite amie dessalée pour que la femme prédisposée glisse irrémédiablement au trottoir.

Il est apparu à plusieurs auteurs que la vie des cafés joue un rôle très important comme facteur ambiantiel. Il est certain que l'atmosphère des cafés avec les contacts amicaux, l'absence de critique, la danse, la musique et bien entendu les facilités qui s'offrent de rencontrer des hommes et de boire, constitue pour certaines une occasion d'évasion ou d'oubli des ennuis et des tensions causés par la solitude et les disputes au foyer. La vie de café est certainement pour elles d'une importance capitale quant à la promiscuité et la prostitution.

Théories psychanalytiques

Du point de vue psychiatrique, la prostitution constitue, selon le Dr Karl Menninger (1), l'évidence même d'un manque de maturité sexuelle, d'un arrêt ou d'une régression du développement psychologique. Considérant la prostitution comme un comportement pathologique, l'école psychanalytique en modifiera la définition pour faire ressortir les éléments suivants: 1) l'indifférence intention-

(1) Wolfenden Report — 1963.

nelle et provocante des partenaires l'un pour l'autre; 2) la brièveté du rapport et le mépris réciproque que se témoignent les protagonistes; 3) enfin, l'incognito des partenaires renforcé par des récits fictifs, des fabulations. L'individu ne révèle pas sa vraie personnalité mais une pseudo-personnalité, une fausse passion, une fausse sexualité.

Les interprétations du comportement de la prostituée coïncident avec les débuts de la psychanalyse. Karl Abraham voit dans la prostitution un acte d'hostilité à l'égard du père et retient surtout la frigidité sexuelle comme symptôme.

Hélène Deutsch pense qu'un tel comportement résulte de la tension existant entre deux forces contraires. D'une part, un moi-idéal extrêmement ascétique et narcissique alors que, d'autre part, la sexualité est considérée comme basse et vicieuse. Le moi-idéal repousse toute liberté sexuelle, les pulsions répudiées sont alors interprétées de façon négative. Quand cette attitude persiste et que le moi-idéal l'emporte, cela conduit généralement à la vie ascétique. Si, par ailleurs, les phantasmes de prostitution sortent victorieux, ils peuvent mener à des actes réels de prostitution.

Selon Grover, bien que la prostituée ait apparemment brisé les liens avec sa famille à un âge relativement tendre, cette indépendance ostentatoire et rebelle est d'ordinaire superficielle. Dans son for intérieur, il existe une forte attache à la phase préoedipienne. La prostitution serait un moyen de nier un attachement qu'elle ne veut pas ou ne peut pas s'avouer, à un père qui a été la cause de déceptions profondes.

Agoston implique deux facteurs. Il s'agirait premièrement d'une crainte profonde et intense de

castration, d'une crainte à caractère existentiel et social qui, par conséquent, prendrait souvent la forme d'un vif sentiment d'insécurité et de culpabilité attribuable au fait que la prostituée aurait été, dans l'enfance, sous le coup de menaces répétées quant aux premières nécessités. Il s'agit, deuxièmement, d'un rejet complet bi-parental. En effet, la plupart des analyses des prostituées illustrent ce double rejet de la part de la mère et du père.

Dans cette optique, la prostitution devient un compromis pour échapper à cette anxiété intolérable. La prostituée possède tous les hommes. A tous elle attribue le rôle de père, ils pourvoient à son entretien. Elle se venge des femmes, en l'occurrence de sa mère. Personnellement, elle n'est pas impliquée car elle offre à tous une pseudo-personnalité. Elle prend l'argent et demeure frigide.

Greenwald, après avoir rencontré vingt call-girls, conclue que la cause première du comportement prostitutionnel réside dans un sentiment de privation provoqué par le rejet de la mère dès la première phase du développement. Parfois, on peut attribuer ce manque de soin à des difficultés économiques réelles ; mais plus souvent, il faut blâmer les carences de personnalité chez la mère.

Ces besoins primordiaux n'étant pas satisfaits, la fille se tourne alors vers le père qui, à son tour, se dérobe à cette quête d'amour. Elle ne peut donc progresser vers les stades ultérieurs du développement où s'effectue la différenciation du comportement sexuel. Primordialement, il y aurait chez elle une quête désespérée d'amour et de soins qu'elle n'a pas reçus originellement de sources parentales.

Dans ce contexte, l'argent devient le symbole de l'amour. Mais comme elle le juge insatisfaisant,

la prostituée le prodigue, le dilapide ou s'en débarrasse en le donnant au souteneur qui en retour lui fournit un ersatz d'amour.

Maryse Choisy estime pour sa part que les conditions familiales et sociales souvent déplorables constituent des facteurs importants mais non primordiaux.

Selon elle, le problème est d'ordre psychologique. La prostituée souffre généralement depuis l'enfance d'un manque de confiance en soi dû à l'indifférence de ses parents. Elle a peur de l'isolement qu'elle a toujours ressenti au sein de sa famille et elle en vient à haïr les hommes quels qu'ils soient.

L'auteur énumère six motifs essentiels à la base de ce comportement :

- une anxiété fondamentale due à la carence d'affection parentale ;
- l'échec et la frustration dans la tentative de charmer le père ;
- un sentiment de profond mépris à l'égard d'elle-même ainsi que d'auto-destruction ;
- la révolte et le désir de vengeance ;
- la frigidité ;
- la haine des hommes.

La prostitution prend la forme d'un moyen d'échapper à une vie normale pour laquelle elle ne se sent pas faite et pour laquelle elle n'a pas été préparée. C'est donc une inadaptation.

Caprio se rallie aux hypothèses de Lombroso, Moll et Martineau. Après avoir décrit les pratiques homosexuelles des prostituées à travers le monde, il dit :

“Je suis persuadé que les prostituées sont le plus souvent victimes de leurs conflits bi-

sexuels irrésolus et que leur fuite vers les relations sexuelles avec les hommes, même si on l'explique par le désir du gain, est un symptôme de la peur que leur inspirent leurs tendances homosexuelles.

"La majorité des prostituées proviennent de familles désunies. Les parents ne s'entendaient pas entre eux et les enfants étaient privés de l'affection normale de leurs parents. Cette atmosphère avait créé chez eux le sentiment d'insécurité qui les avait poussés inconsciemment à chercher au moyen de l'acte sexuel l'amour des hommes comme des femmes."

Ces théories paraissent à première vue contradictoires. Abraham, par exemple, met l'accent sur la frigidité. Deutsch retient l'égo idéal ascétique et les motifs de vengeance. Cependant que Glover, Agoston, Caprio et Choisy reconnaissent à l'unanimité l'importance des relations parents-enfants et leur qualité affective. C'est par eux que l'enfant apprend à connaître les sexes, et la connaissance de son père et sa mère servira de base inconsciente à la connaissance de son propre sexe et de l'opposé. L'éducation sexuelle s'inscrit au cours de la vie familiale, depuis la naissance jusqu'à l'adolescence. C'est là que la plupart de ces auteurs situent l'origine du déséquilibre affectif qui, chez la prostituée, produit ce maximum de scission psychologique entre les éléments affectifs et l'aspect physique du comportement sexuel.

Certains psychiatres ont établi des analogies à partir des classifications psychiatriques et des types de personnalité prostitutionnelle. Glover trouve

chez la prostituée les traits de la psychopathie. Ces sujets présenteraient de la faiblesse morale, peu de caractère, souvent un déséquilibre affectif, des troubles de la sexualité et très souvent de l'instabilité et de l'égoïsme.

Vestergaard et Mortensson, à partir de leur matériel d'étude de 457 cas distinguent cinq catégories de prostituées.

Les asociales — Destinées à mener une vie dissolue, pour elles la prostitution est une forme d'asocialité parmi d'autres. Ordinairement, elles ont passé leur enfance dans un milieu défavorable et on retrouve dans leurs antécédents des foyers désunis. Elles ont fréquenté l'école dans des conditions perturbées et anarchiques et, règle générale, elles sont peu favorisées sur le plan intellectuel.

Les femmes mentalement déficientes — Ici le facteur intellectuel a des conséquences particulières. Ces femmes sont imprévoyantes, naïves. Elles manquent de sens critique et de discernement dans le choix de leurs relations. Superficielles et dépendantes, elles sont faciles à dévoyer. Leur carence intellectuelle a influencé leur comportement scolaire : école buissonnière, instabilité, capacité de travail restreinte. Ces femmes sont inaptes à tout travail, elles se laissent mener. Traits dominants : sentiment d'infériorité, crédulité, parasitisme.

Les inadaptées — Chez elles, le parasitisme est un symptôme et la prostitution, une réaction contre leurs conflits. Leur formation a été décousue, par moment stricte, par mo-

ment trop coulante. Chez d'autres, il y a eu alternance d'excès de soins et de négligence. Elles sont frigides et un sentiment d'infériorité nuit à leurs contacts extérieurs. Elles ont des réactions de tristesse, de dépression, d'hermétisme, de défi et d'auto-affirmation. Elles fréquentent les cafés et recherchent une certaine euphorie dans l'alcool et les relations superficielles.

Les caractérielles — Ici, les déficiences du caractère priment plutôt que les traits de structure. Elles se distinguent par la veulerie, l'indécision, l'instabilité, l'incapacité pragmatique. On remarque une alternance des sautes d'humeur avec les explosions affectives. Leur reclassement est difficile.

Les friandes de plaisir — Ces filles sont égo-centriques, vaniteuses, inconséquentes, sans soucis quant à leur avenir. Elevées sans discipline, elles sont dépourvues de maturité mentale. Souvent elles proviennent de niveaux socio-économiques meilleurs que les filles des autres groupes. Elles paraissent souvent mieux pourvues sur le plan de l'intelligence et de la constitution physique.

En terminant, mentionnons que dans son volume (1) Landis, insiste sur le fait que les théories psychiatriques de la carence émotionnelle et de la personnalité ne sont valables que dans le contexte occidental des sociétés industrielles urbaines où la prostitution est sanctionnée moralement et socialement et où elle correspond à un statut très inférieur pour la femme.

(1) Social Problems in Nation and World.

Optique criminologique

Plusieurs auteurs croient que la prostituée ne porte pas en elle des facteurs criminogènes. Elle nourrirait plutôt les idéaux de la classe moyenne.

D'autre part, Lombroso fait de la prostitution un équivalent délinquantiel qui s'épanouit durant la période de latence, laquelle débiterait avec la puberté et finirait à la ménopause. A l'âge prépubertaire comme à l'âge avancé, la criminalité féminine suivrait une voie parallèle à celle du criminel né.

On retrouve une large concordance de signes caractéristiques entre la prostituée et le criminel professionnel réfractaire au travail: instabilité affective, manque de soutien intérieur, morosité au travail.

Selon d'autres, du fait que la société considère la prostitution en soi ou ses accessoires comme des infractions, la prostituée se trouve alors en marge de la loi. Et cela, de façon plus ou moins radicale selon la sévérité des mesures répressives.

Dans ces circonstances, elle cherche à se mêler au "milieu" et, de ce fait, participe aux affaires propres au "milieu": toxicomanie, vol à l'étalage, crime passionnel ou sexuel, vol, recel, ou bien plus simplement racolage, provocation à la débauche, avortement. D'après Meyer, le mariage de la prostituée et du criminel serait probablement la cause de l'accroissement actuel de la criminalité. On pourrait donc attribuer cet accroissement au fait que les activités du milieu s'étant compliquées, beaucoup de malfaiteurs qui autrefois opéraient seuls, font aujourd'hui appel à des complices et, notamment, à la prostituée. Celle-ci exercerait une influence né-

faute sur le milieu criminel en lui apportant un nouveau sens anti-social à cause de son hostilité et de ses tendances à échapper à la justice.

Vivien attire notre attention sur l'aspect para-commercial de la prostitution. "Nul impôt ou taxe ne frappe les ressources des prostituées, mais il n'y a pour elles ni permis de travail, ni recours en justice pour ce qui touche l'exercice de leur métier."

N'étant protégées par aucune législation fiscale ou commerciale, il leur faut donc s'organiser en dehors de la loi. Cette organisation privée de protection paralégale aura son arsenal de coutumes et d'usages. Les souteneurs en seront les policiers, les juges et les arbitres.

Ce procédé archaïque, bien que ressenti péniblement par la prostituée, est indispensable en échange de sa protection contre les clients insolents et les hôteliers abusifs.

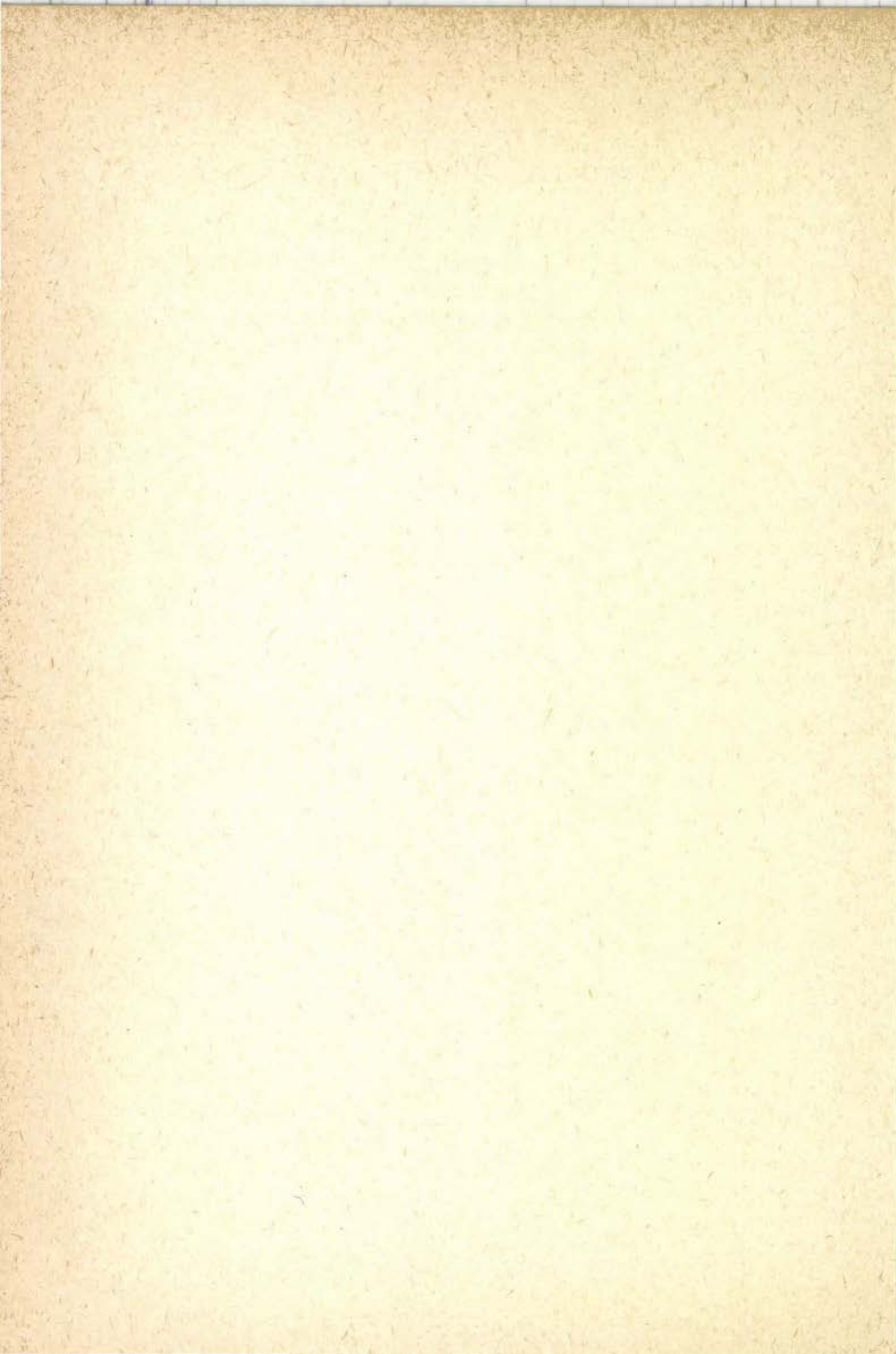
Reckless applique au développement de la prostitution le même processus des associations différentielles que l'on trouve généralement dans le développement des carrières criminelles et délinquantes. La jeune fille rencontre une prostituée ou un souteneur qui lui sert de modèle ou lui facilite le passage à l'acte en lui fournissant les éléments essentiels à son nouveau rôle délinquant.

Enfin Marcel Sicot dans un ouvrage récent (1) analyse l'influence criminogène de la prostitution et attire notre attention sur un ensemble de délits qui peuvent se greffer sur la prostitution: vol à l'entailage, chantage, corruption, fabrication de fausses pièces d'identité, de visas pour les voyages des prostituées à l'étranger.

Enfin, pour compléter, disons que la prostituée

(1) Publié en 1964.

peut être auteur, co-auteur, complice, voire victime de certaines infractions comme les meurtres et violences commis par le souteneur pour la protéger et faciliter ses activités professionnelles: détournements, escroqueries, avortements et infanticides.



CHAPITRE V

LA LOI ET LA POLICE

Au Canada, la prostitution est interdite. Le système pénal repose sur deux principes. En premier lieu, la prostitution et ses accessoires, vagabondage, flânage, racolage, constituent des infractions punissables sous déclaration sommaire de culpabilité. En second lieu, le proxénétisme sous toutes ses formes est illégal et peut être considéré comme acte criminel.

Le fait d'interdire la prostitution oblige le législateur à définir le terme et ce qu'il entend par prostituée.

Ainsi, on lit à l'article 184 du code criminel que la prostitution est le fait pour une personne de sexe féminin de livrer, sans aucune discrimination et au hasard des rencontres, son corps aux fins de relations sexuelles ou d'actes d'indécence avec les hommes.

Pour qu'une relation sexuelle puisse être incriminée, il faut la fréquence, la rémunération, l'absence de choix, l'absence de tout autre moyen de

subsistance et le "sine delectu", sans recherche du plaisir, selon le Code Justinien.

La loi sanctionne aussi les actes inséparables de l'exercice du métier, vagabondage, sollicitation dans les endroits publics, les cabarets par exemple, et le flânage. Ces infractions sont punissables d'une amende d'au plus \$500 ou d'un emprisonnement de six mois ou les deux à la fois.

Les éléments essentiels de l'infraction doivent être démontrés par la poursuite à savoir que la prostituée est une fille publique, qu'elle a été trouvée dans un endroit public et que, lorsqu'on l'a priée de le faire, elle n'a pas rendu à son sujet un compte satisfaisant.

Le législateur organise ensuite la lutte contre le proxénétisme. Pour bien montrer qu'il ne s'agit pas là de déclarations de principe, il assortit ces divers textes de sanctions plus lourdes.

L'article 182, tout d'abord, déclare coupable d'un acte criminel et passible de deux ans quiconque tient une maison de débauche.

Quant à celui qui habite une maison de débauche, qui y est trouvé, le locataire, le propriétaire ou l'occupant qui permet que le local soit loué à de telles fins, ils sont punis d'un emprisonnement de six mois ou d'une amende pouvant aller jusqu'à \$500.

La personne qui a loué une chambre, y vit, et s'en sert elle-même à des fins de prostitution peut être déclarée tenancière de maison de débauche et passible des peines édictées par l'article 184.

Ceci, contrairement à la loi australienne et anglaise où une femme seule, habitant une pièce, en l'occurrence sa chambre ou son appartement, et y

recevant ses clients, ne peut constituer l'élément suffisant pour qu'il y ait maison de débauche.

Le code précise également la définition de ténancier de façon à y inclure les hôteliers proxénètes: "celui qui permet sciemment à des fins de prostitution de louer des chambres à son hôtel est coupable de tenir une maison de débauche".

Le législateur considère comme acte criminel et prévoit une peine d'emprisonnement de dix ans pour celui qui tente d'induire ou sollicite une personne du sexe féminin à avoir des rapports sexuels illicites avec une autre personne et pour celui qui partage le produit de la prostitution d'autrui.

Le contrôle légal possède certains recours contre le client: celui-ci est passible d'amende ou d'emprisonnement s'il est trouvé, sans excuse valable, dans une maison de débauche; ou encore parce qu'il rémunère la prostitution d'autrui.

Les mesures législatives canadiennes visent aussi la transmission des maladies vénériennes. La prostituée, ayant toujours été considérée comme principal vecteur de la maladie, doit subir lorsqu'elle est appréhendée, un examen qui permet de constater si elle est atteinte de ces maladies. Dans l'affirmative, on ordonne d'office l'isolement jusqu'à la guérison.

L'escouade de la moralité

Dans ces conditions, il est étonnant que la lutte contre la prostitution et le proxénétisme ne soit pas plus efficace. C'est qu'il ne suffit pas de donner au juriste un arsenal de textes assortis de peines sévères. Il faut aussi déférer des délinquants dont

la culpabilité puisse être prouvée de manière à justifier de lourdes sanctions.

Il est difficile de déceler des tendances dans la politique pénale des magistrats des cours de police. Il semble, cependant, que lors des premières comparutions, on tend à confier la jeune prostituée aux agences sociales chargées de la surveillance des cas de probation. Certaines prostituées ne font jamais de prison. Le souteneur ou l'avocat acquittent pour elles la caution ou l'amende imposée, comptant être remboursés lorsqu'elles reprendront leurs activités prostitutionnelles. D'autres, toujours à court d'argent, font leur temps. La longueur des sentences varie entre un et six mois. Depuis peu, toutefois, on se montre plus sévère et les sentences ont tendance à s'allonger.

C'est la tâche de la police de confondre et d'arrêter les femmes qui racolent publiquement dans les rues et de les amener devant le tribunal.

L'escouade de la moralité de Montréal, dont l'existence remonte à près de quarante ans, compte cinquante membres environ.

Les fonctions de ces agents en civil consistent à rechercher les infractions, à préparer l'accusation et à témoigner devant les magistrats. Leur action se complique du fait qu'il est difficile d'apporter en ce domaine des preuves de culpabilité. Il faut recourir à des filatures et à de nombreuses surveillances pour prouver la culpabilité du souteneur professionnel, mettre fin à un réseau de call-girls ou tout simplement prendre la prostituée en défaut de racolage.

Dans l'ensemble, les tribunaux désapprouvent les procédés visant à prendre la prostituée au piège.

Mais il arrive, ici comme ailleurs, qu'en certaines occasions on soit dans l'obligation d'utiliser des provocateurs pour prendre les femmes en flagrant délit et établir leur culpabilité.

La lutte engagée est souvent inégale. L'accumulation de moyens financiers considérables entre les mains des proxénètes rend difficile le travail de la police des mœurs.

Les prostituées pratiquant depuis quelques années avouent facilement avoir payé autrefois une dime d'environ \$50 par semaine pour ce qu'elles appellent leur "protection". C'est-à-dire, le libre exercice du métier sans risque d'arrestations. Ces versements se faisaient par l'entremise du souteneur ou du gérant de l'établissement. Quelquefois les filles traitaient directement avec l'agent ne se fiant à aucun intermédiaire. Ce tribut qu'elles devaient payer à même leurs gains, loin de les révolter, leur apparaissait raisonnable pour le libre exercice d'une profession illégale. Elles déplorent même la disparition de cette pratique depuis quelques années.

A ce propos, Marcel Sicot remarque très judicieusement qu'il faut s'attendre à des défaillances lorsque l'on envoie des hommes jeunes, disposant à peine du nécessaire pour eux et leur famille, se mêler à un milieu où l'argent coule à flot. Les prostituées peuvent souvent être victimes de véritables rançons touchées par des agents chargés de l'application de la loi.

Le Dr Sicard de Palauzolle va jusqu'à dire que "la prostituée est une mine d'or exploitée conjointement par les proxénètes et la police des mœurs".

On a bien vu, lors de l'enquête de la police de Montréal en 1949, comment la richesse de certains

milieux proxénètes avait permis de corrompre les policiers et certains fonctionnaires.

Il est presque impossible d'arriver à des chiffres exacts dans le domaine de la prostitution.

En France, où l'on trouve comme document officiel le Fichier sanitaire et social de l'administration de l'assistance publique, on considère que seulement la moitié où les deux tiers des prostituées d'habitude y figurent. Les approximations se calculent à partir de cette liste.

Cependant, selon Mancini les effectifs connus en 1946 peuvent aussi servir de base à certains calculs. A son avis, il faut tripler les chiffres du Service d'Hygiène pour atteindre des estimations raisonnables.

Par contre, Despres estimait, au siècle dernier, que dans les grandes villes, les effectifs de la prostitution clandestine étaient ordinairement six fois plus nombreux que ceux de la prostitution connue.

De son côté, Lemert souligne qu'aux Etats-Unis, dans le domaine de la prostitution, les affirmations sont souvent tendancieuses, non fondées et exagérées. Les estimations y sont faites principalement à partir des poursuites pénales. Dans certaines recherches, on utilise comme base de calcul les effectifs connus dans les petites villes américaines de moins de 100,000 habitants. Ensuite, on opère les calculs au prorata pour les grandes agglomérations et l'ensemble du territoire américain.

En fin de compte, nous pouvons conclure que là comme ailleurs il y a un nombre de prostituées connues et il existe aussi un contingent de prostituées clandestines composé de prostituées d'habitude et de prostituées d'occasion dont le nombre est inconnu.

Une diminution

À Montréal, les statistiques municipales en rapport avec la prostitution sont élaborées en fonction des affaires traitées par la police des mœurs. Par affaires traitées, il faut entendre le total des personnes arrêtées qui lorsque traduites devant les tribunaux, furent trouvées coupables de délits relatifs à la prostitution. Les statistiques policières en l'occurrence sont identiques à celles des cours de justice sous ce rapport.

Le tableau suivant rend compte des délits de vagabondage et de proxénétisme pour les années 1953 à 1965 :

Années	Flânage vagabondage	Indice 1953 - 100%	Proxénétisme
1953	903	100.0	
1954	1038	114.9	
1955	1063	117.7	
1956	729	80.7	
1957	845	93.5	1
1958	992	109.8	2
1959	1024	113.4	3
1960	688	76.1	16
1961	699	76.3	120
1962	528	58.4	40
1963	673	74.5	28
1964	585	64.7	20
1965	360	40.3	13

On voit que la prostitution est demeurée relativement constante mais tend à diminuer depuis 1960. Cette constatation s'explique par la politique de répression en force depuis cette date.

En effet, la prostitution dans les lieux publics est présentement entravée par l'abolition du régime des pots de vin, la répression du proxénétisme, une surveillance et une suppression plus efficaces du vagabondage et du racolage.

Ce qui frappe davantage dans le double bilan ci-haut c'est qu'une augmentation des arrestations au niveau du proxénétisme s'accompagne d'une diminution dans les arrestations pour les délits de flânage et de vagabondage.

Examinons maintenant les arrestations effectuées dans les maisons de débauche durant cette même période de 12 ans :

Années	Tenanciers ou Tenancières	Hommes trouvés	Femmes trouvées	Total d'arrestations
1953	28	65	51	114
1954	43	101	93	237
1955	92	113	78	283
1956	91	91	63	245
1957	40	53	39	132
1958	49	72	64	185
1959	51	59	62	172
1960	59	56	74	189
1961	119	116	113	348
1962	75	28	24	127
1963	114	35	42	191
1964	154	47	67	268
1965	141	44	40	225

On voit que la lecture de ces chiffres révèle immédiatement qu'à partir de 1961 le nombre de maisons de débauche a augmenté. Ne pouvant exercer dans les cabarets, la prostituée utilise davantage ce mode d'exercice.

De même, un plus haut taux d'arrestations des proxénètes se traduit par une augmentation des arrestations de tenanciers et tenancières et une diminution des délits de vagabondage.

Selon certains observateurs, le proxénète serait indispensable pour l'exercice de la profession à l'extérieur dans les lieux publics. Toute action de police contre le souteneur et contre les formes extérieures de pratique tel le racolage et le vagabondage favorise l'organisation d'une prostitution clandestine.

tine et une modification des structures s'orientant vers la prostitution en maison.

Cependant, le nouveau système de maison se présente sous la forme de l'appartement meublé occupé par une femme ou deux. La prostituée recrute elle-même ses clients, qu'elle reçoit sur rendez-vous, à moins que ceux-ci ne lui soient envoyés par des racoleurs professionnels.

Ainsi, des calculs effectués d'après le total des arrestations dans les maisons de débauche révèlent que là où autrefois on trouvait environ quatre ou cinq personnes en moyenne, on n'en trouve plus qu'une ou deux aujourd'hui.

On admet alors avec Kinsey que le phénomène de la prostitution est à peu de chose près toujours égal à lui-même. En effet, le nombre de prostituées demeure à peu près toujours le même et les variations se situent dans le nombre de contacts prostitutionnels et les modalités.

Dans l'interprétation des statistiques, il faut également tenir compte de l'accroissement de la population, du nombre des agents de police et, de là, du nombre des délits découverts.

CHAPITRE VI

LA PROSTITUTION À MONTRÉAL

Notre étude doit nécessairement être centrée sur la ville de Montréal proprement dite. Le problème y est d'importance. Bien que certaines municipalités attenantes aient à faire face, elle aussi, à des infractions relatives à la prostitution, celles-ci, aux dires des intéressées, sont peu nombreuses et d'importance restreinte.

Lorsque la surveillance et les contrôles policiers s'exercent de façon plus rigoureuse à Montréal, il arrive que l'on assiste à l'exode de quelques "call-houses" ou de prostituées qui installent leur domicile à Westmount, Côte Saint-Luc, Outremont et Ville Saint-Michel pour venir, de là, racoler le client à Montréal.

Il n'y a pas dans la banlieue de Montréal d'escouade de la moralité. Le service de police responsable de l'ordre en général s'occupe de ces délits. On procède ordinairement de concert avec la police des mœurs de Montréal ou on réfère les cas à la police provinciale. Ces causes sont souvent traitées

de façon expéditive, en intimant au coupable l'ordre de quitter le territoire de la municipalité.

Dans ces circonstances, les statistiques, lorsqu'elles existent, ne rendent pas compte de la réalité.

Lors du recensement du Canada en 1961, la ville comptait environ 1,191,000 habitants; la population de la zone métropolitaine, par ailleurs, était de 2,109,500 habitants.

L'analyse des récents mouvements de population démontre que la ville est devenue le lieu de résidence préféré des jeunes adultes de 15 à 29 ans, des petites familles et des personnes sans liens familiaux. Le quart de la population de la ville est composé de personnes qui ne sont pas membres d'une famille.

Ce phénomène n'est pas unique à Montréal, Marcel Sicot a justement insisté sur l'évolution économique des grandes villes comme élément important du phénomène prostitutionnel. En effet, notre siècle se caractérise par la désertion croissante des campagnes et, de là, l'expansion industrielle gigantesque des centres urbains. D'après cet auteur, la prostitution constitue un phénomène corollaire de l'expansion des villes. L'industrie y étant presque exclusivement implantée, les grands centres sont devenus d'extraordinaires pôles d'attraction souvent malsains pour les populations rurales. Si certaines filles y viennent pour travailler, d'autres y viennent pour continuer une vie de désordre commencée en province.

Montréal connaît aussi le phénomène de décentralisation de façon très accentuée depuis 1941. La perte totale de population a été de 1941 à 1961 de près de 100,000 habitants dans une zone concen-

trique de trois milles du centre. La pression des affaires et du commerce a fait éclater le centre où on substitue à la population qui s'en va des immeubles plus hauts, de vastes maisons de rapport, des hôtels, des établissements de commerce, d'industrie et de spectacle. Par conséquent, beaucoup de quartiers ouvriers du bas de la ville, relativement structurés il y a dix ou vingt ans, se désintègrent graduellement. C'est dans ces quartiers que se recrute un fort contingent de jeunes délinquants et de prostituées. La zone prostitutionnelle recouvre en partie ces quartiers du centre.

Un noyau au coeur de Montréal

Montréal, comme toutes les villes de quelque importance, possède près du centre des quartiers bien déterminés où les prostituées exercent leur métier. Ici, comme partout ailleurs, ces zones se situent aux alentours des gares, à proximité des quartiers commerçants, des grands hôtels et des lieux de plaisir. Il existe durant la saison estivale une certaine activité près des marchés, dans certains parcs et près du port.

Ces zones forment à Montréal un immense quadrilatère délimité par les rues Guy à l'ouest, Amhers à l'est, Sherbrooke au nord et Dorchester au sud. Dans l'est, vis-à-vis des rues Saint-Denis et Saint-Laurent, les limites sud se situent près du port.

A l'intérieur de ce territoire, les femmes opèrent dans des secteurs bien déterminés. Le premier, celui de l'ouest, comprend les bars et boîtes situés à l'ouest de Bleury jusqu'à la rue Guy. C'est aussi le centre des gares de chemin de fer et des grands hôtels.

Le deuxième, celui de la rue Saint-Laurent, appelé aussi "le Centre" ou "La Main", comprend le territoire délimité par les rues Bleury, Amherst, Sherbrooke et le fleuve. Ce secteur recouvre à son extrémité ouest un quartier cosmopolite en voie de transformation. A l'est, il abrite des familles Canadiennes françaises appartenant à des groupes socio-économiques inférieurs.

Enfin, quant au secteur de l'est, il s'agit d'une zone assez floue où l'organisation de la prostitution est peu structurée et où opèrent en général les clandestines. On inclut dans ces quartiers les boîtes situées à l'est d'Amherst, rue Mont-Royal et même certains dancings du nord de la ville.

Ces zones diffèrent à plusieurs point de vue. Les différences se manifestent au niveau des filles, des tarifs, de la clientèle, mais surtout au niveau de l'organisation.

Les deux premiers secteurs, l'ouest et la Main, sont des fiefs réservés où jusqu'à dernièrement, la nouvelle venue devait être présentée et acceptée dans les bars où elle exerçait et à la maison de chambres où elle amenait ses clients.

Il est difficile de broser un tableau d'ensemble précis et exact des conditions d'exercice de la prostitution, car elles se modifient sans cesse.

Ainsi, à Montréal, outre la surveillance et la réglementation de la police, les conditions météorologiques jouent un rôle d'importance. Les filles en général accusent une baisse de revenus durant l'hiver. Cette baisse s'évalue à près de \$200 par semaine pour les "bonnes gagneuses." Durant cette saison où la clientèle diminue, la récession économique des mois d'hiver se fait ressentir d'une façon certaine. La concurrence joue alors davanta-

ge. Par contre, la saison estivale avec son contingent de touristes américains et l'ouverture du port amène un regain dans la profession et une hausse des tarifs.

Les grands modes d'opération

En groupant les filles en fonction des lieux qu'elles fréquentent, les structures de la prostitution à Montréal correspondent à quatre formes principales de prostitution : celle des bars et cabarets ; celle des rues ; la prostitution en maison et le système des call-girls.

Enfin, à ces quatre grandes classes s'ajoute la prostitution clandestine ou non organisée.

Dans les cabarets

La prostitution dans les cabarets était, jusqu'à dernièrement, de loin la plus considérable. Les deux-tiers des prostituées se rangeaient dans cette catégorie.

Certaines d'entre elles sont des danseuses qui en principe font partie du spectacle. Leur rôle consiste à exécuter un numéro. En fait, bien souvent, elles cherchent à pousser le client à la consommation et touchent en récompense des "ristournes" calculées au verre. Ces fonctions servent pour la plupart de paravent à des activités prostitutionnelles.

Axés autour de cette activité rémunératrice, la majorité des établissements favorisent ouvertement la prostitution. Un cabaret situé rue Sainte-Catherine comptait quelque vingt-cinq filles qui n'avaient d'entraîneuses que le nom. De même, un café de

la rue Saint-Laurent, fermé récemment, abritait quelque quarante femmes, divisées en équipes, qui opéraient à des heures différentes. Dans ces endroits, les prostituées se tiennent en permanence au bar, leurs heures de travail s'établissent entre deux heures de l'après-midi et deux heures du matin. Elles se font offrir des consommations, engagent la conversation puis elles invitent le client à les suivre dans une maison de chambres voisine où le patron est de connivence. Les clients en général fréquentent ces cabarets en connaissance de cause. Tous les clients consommant en large quantité et les prostituées les incitant à la dépense, ces activités sont très profitables pour le propriétaire.

Barmen, garçons de table, portiers y trouvent aussi leur compte car ils servent souvent d'intermédiaire entre la fille et le client, touchant ainsi de substantielles commissions.

La prostituée n'est acceptée dans un bar qu'à condition d'être présentée par un souteneur qui répond d'elle car les filles défendent avec âpreté le secteur où elles exercent. Dans certains établissements, la direction charge à la prostituée une taxe de \$25 ou plus par semaine. Ce procédé permet au gérant de choisir des femmes sûres, discrètes et qui connaissent le métier. Les divisions de territoire à l'intérieur de la zone reposent surtout sur des organisations différentes. Dans le secteur ouest, délimité par les rues Guy, Sherbrooke, Bleury et Dorchester, le milieu proxénète est beaucoup plus structuré que rue Saint-Laurent. Les souteneurs y sont pour la plupart des professionnels qui s'adjoignent plusieurs filles dont ils surveillent le rendement. Ils exigent de leurs femmes la totalité des gains pour leur remettre par la suite l'argent néces-

saire à leur entretien. En général, le souteneur professionnel entretient avec ses prostituées des rapports assez impersonnels et il ne cohabite pas avec elles.

Ces hommes se recrutent en partie parmi les spécialistes du vice commercialisé et de la pègre. Fait à retenir, on trouve parmi eux plusieurs noirs (20 p.c.), américains pour la plupart, venus ici sous le couvert d'une fausse identité et qui exerçaient déjà le métier dans leur pays d'origine.

La prostituée de ce secteur échappe difficilement à l'emprise de son souteneur. Dans ces circonstances, elle est vendue ou cédée à un autre. Francine, jeune prostituée de 23 ans que nous avons interrogée pour les fins de cette enquête a essayé en vain de se libérer de son premier souteneur noir. Elle fut par la suite vendue successivement à deux autres noirs d'origine américaine faisant carrière ici à Montréal.

La hiérarchie entre l'ouest et la rue Saint-Laurent s'établit aussi au niveau de la catégorie des filles et des moyens de la clientèle. Les prostituées qui travaillent dans l'ouest constituent en quelque sorte l'élite de cette classe tant au point de vue social que culturel. Relativement bien élevées, on trouve dans ce groupe les filles les plus jolies et les plus élégantes car elles doivent atteindre un certain niveau pour attirer la clientèle qui dispose de plus larges moyens.

Le nombre journalier de clients d'une prostituée dans ce secteur s'établit entre cinq et huit. Les prix d'une rencontre ne dépassant pas trente minutes varient entre \$30 et \$50. Autre particularité de ce milieu, la prostituée ne refuse aucun client, quelles que soient ses répugnances à satisfaire telle

ou telle exigence. Leurs recettes se chiffrent entre \$500 et \$800 par semaine.

Au dire des intéressés, le client de l'ouest se recrute au niveau de la classe moyenne ou supérieure: commerçants, hommes d'affaires, professionnels, congressistes, étudiants bien pourvus, voyageurs et touristes. La plupart donnent à cette rencontre une allure semi-mondaine. Ils échangent avec leur partenaire quelques propos et, règle générale, exigent de la prostituée la satisfaction de goûts personnels.

Les filles des boîtes de la rue Saint-Laurent proviennent dans l'ensemble des classes socio-économiques inférieures canadiennes-françaises. A ses débuts, la prostituée est fraîche et jolie. Bien que plus indisciplinée, elle possède une certaine vivacité d'esprit, du bagou et de l'ardeur au travail.

La filière pour son entrée dans la carrière ressemble à celle de sa compagne de l'ouest. Une liaison ou un béguin pour un souteneur ou la rencontre d'une prostituée ont marqué le début dans la prostitution. Ici aussi le souteneur est indispensable à l'exercice du métier au début.

Mais sur la rue Saint-Laurent, il n'est pas un professionnel. Il s'agit d'ordinaire d'un criminel d'habitude. Le proxénétisme, pour lui, constitue un métier d'appoint qui présente l'avantage d'être lucratif et d'assurer un revenu fixe durant les périodes creuses.

Parmi les noms des souteneurs mentionnés par les prostituées que nous avons interviewées, nous reconnaissons souvent les principaux criminels et voleurs qui défrayent la chronique judiciaire.

La prostituée en un sens profite de cette situation. Le milieu proxénète étant moins structuré à

cause de cette double fonction des souteneurs, il s'y exerce un contrôle moins rigoureux. Le souteneur est assez souvent l'objet d'une filature ou surveillé lui-même par la police. De plus, la fille garde assez souvent une partie de ses gains pour ses vêtements, ses sorties et l'alcool. Un grand nombre de prostituées partagent avec le souteneur un appartement meublé.

Il est beaucoup plus facile pour la prostituée de la rue Saint-Laurent de se libérer de son souteneur. Elle profite ordinairement d'un séjour de celui-ci en prison. Mais mal lui en prend, elle tombe souvent sous la coupe d'un autre. Quelques-unes, plus avisées ou plus morbides, se réfugient dans une liaison homosexuelle espérant ainsi se soustraire définitivement à l'emprise des souteneurs mâles.

A peu de chose près, la façon d'opérer est ici la même que dans l'ouest. Les prostituées arrivent tôt au cabaret. Les tarifs présentent un éventail plus large allant de \$15 à \$35. Les filles préfèrent pratiquer le coït simple, au cours d'une *passé* rapide (15 minutes), au taux fixe de \$15, tablant surtout sur le nombre de rencontres pour cumuler une recette intéressante. Le nombre journalier de clients s'établit entre huit et douze. Les recettes hebdomadaires sont les mêmes que dans l'ouest. Les vols occasionnels sur la personne du client que toutes avouent pratiquer, viennent aussi grossir le revenu.

Quant aux clients de ce secteur, ils semblent appartenir aux mêmes classes socio-économiques que la prostituée. Outre les pervers de tout ordre, on rencontre aussi parmi eux les gens du "milieu", les membres de certains groupes ethniques défavorisés par le rapport des sexes, des touristes à la

recherche d'une réplique du "Gay Paris" et qu'on a dirigés vers la rue Saint-Laurent.

La prostituée de ce secteur, lorsqu'elle commence dans le métier, repousse le pervers sexuel qui lui demande la satisfaction de goûts baroques. En fait, elle ne pratique que le coït simple, qu'elle appelle "l'acte ordinaire". Elle porte en horreur le coït oral bien qu'il soit tarifié plus haut.

Le milieu se prête mieux aux *passes* rapides à taux fixes.

Pour répondre à la clientèle spéciale, il existe un groupe de prostituées plus âgées, souvent alcooliques ou intoxiquées, aux besoins financiers plus pressants.

Le troisième secteur appelé l'est est surtout fréquenté par les demi-professionnelles qui se satisfont de gains modestes et par des prostituées qui désirent échapper au contrôle du souteneur ou à la surveillance de la police. Leurs revenus hebdomadaires sont de l'ordre de \$200 environ.

Dans la rue

À Montréal, peu de prostituées font le trottoir. On trouve dans cette catégorie des femmes trop vieilles ou trop jeunes pour faire carrière dans les cabarets et un contingent important de clandestines. Dans l'ouest, elles sillonnent les rues Dorchester, Peel-Windsor, de la Montagne, Metcalfe et Bleury. Dans l'est, on les rencontre rues Saint-Denis, Saint-Laurent, Sainte-Catherine, Lagauchetière et Sherbrooke.

Le système des call-girls

À Montréal, il s'exerce dans une clandestinité quasi-parfaite. Micheline, une call-girl de 30 ans,

explique le fonctionnement d'un call-house: "L'entreprise pour laquelle je travaillais occupe un appartement meublé de cinq pièces rue Dorchester à Westmount. Deux chambres sont aménagées de façon à recevoir un ou deux couples à la fois sur les lieux."

Le personnel régulier se compose de six femmes disponibles en tout temps et d'une dizaine d'autres, libres certains soirs ou durant le jour. Un tel effectif permet d'accommoder de 20 à 30 clients par jour. Des barmen, des portiers et des chauffeurs de taxi servent d'entremetteurs et le téléphone constitue l'instrument de liaison.

On trouve de tout parmi les demi-professionnelles de ces call-houses: vendeuses, mannequins, employées de bureau, téléphonistes. Plusieurs femmes mariées et divorcées y viennent chercher quelques suppléments.

Les call-girls sont des volontaires. En général, elles se prévalent d'une expérience antérieure. Sans souteneur, elles disposent de la moitié de leurs gains après avoir versé l'autre moitié à l'entremetteuse. De niveau intellectuel nettement supérieur aux autres, elles possèdent une certaine instruction. Discrétion, maturité et élégance comptent ici comme des atouts importants.

La clientèle masculine se recrute à un certain niveau social mais l'homme d'affaires ou le professionnel en séjour à Montréal constitue le gros de la clientèle. On pratique des tarifs élevés, la normale allant de \$40 à \$50 et plus pour une rencontre d'une demi-heure. Compte tenu des conditions d'extrême clandestinité dans lesquelles elles opèrent, il est difficile de déterminer le nombre des call-girls à Montréal. Dans les milieux intéressés,

on le croit d'importance, surtout si on tient compte des travailleuses à temps partiel.

La prostitution en maison

Nous assistons depuis quelques années à une réapparition de la prostitution en maison. L'entreprise se présente sous la forme d'un appartement meublé où pratiquent une ou deux femmes tout au plus. Le souteneur et les racoleurs y envoient des clients choisis. Tarifs et clientèle sont les mêmes que ceux des cabarets.

Tel est dans son ensemble le groupe social dans lequel évoluent les prostituées. Présentement, la prostitution dans les lieux publics, cabarets, bars, trottoirs, a pratiquement disparu. Par ailleurs, le nombre de call-houses augmente de jour en jour, bien que cette forme de prostitution soit plus difficile à pratiquer.

Par contre, une nouvelle méthode gagne de plus en plus d'adeptes. Grâce à un intermédiaire, souvent le portier ou le gérant d'une boîte de nuit, le client peut obtenir un rendez-vous. L'intermédiaire le confie à un chauffeur de taxi auquel il a indiqué la destination. En général, le lieu de rendez-vous se trouve dans la banlieue, sur la rive Sud ou ailleurs. A un endroit précis, est postée une fille dont le chauffeur de taxi connaît la description. C'est elle qui conduira ensuite le client à la maison de chambres ou au call-house.

Toutefois, cette pratique coûte plus cher que les formes habituelles de prostitution, le client devant verser un pourboire à l'intermédiaire, régler le taxi, payer la fille et devenir à Montréal de nouveau en taxi.

Quant à la prostitution en maison, elle tente de se réorganiser sous des formes plus souples. La tenancière a disparu pour faire place plus ou moins au système de call-house. Dans les derniers cas isolés, le phénomène n'a pas d'ampleur et demeure stationnaire. La prostituée amènera le client tantôt à l'hôtel, tantôt chez elle, tentant ainsi de dérouter la police par un tel stratagème.

Plusieurs proxénètes, en attendant de meilleures conditions de travail envoient leurs prostituées travailler dans de petites villes du nord ontarien ou québécois où la demande des propriétaires d'hôtels et de bars est forte. D'autres se dirigent vers Québec, Halifax ou New York.

CHAPITRE VII

QUI EST LA PROSTITUÉE?

Que fait-elle? Comment et pourquoi est-elle devenue une prostituée? Dans quelles conditions exerce-t-elle ses activités?

Nous avons cherché réponse à ces questions en interrogeant vingt prostituées professionnelles de Montréal qui exercent pour la plupart leur métier sur la rue Saint-Laurent.

Afin de préserver l'identité des gens en cause, le lecteur comprendra que les prénoms et d'autres indications de lieux ont été changés.

En combinant nos observations, nous retrouvons à quelques nuances près plusieurs théories énoncées par les auteurs cités précédemment.

Le métier influence la personnalité, la façonne jusqu'à la supprimer complètement. Il devient donc très difficile de discerner les caractères acquis des caractères innés. Le juge Sacotte fournit une explication :

“Quand une femme devient une prostituée, elle entre dans un groupe, dans un “milieu”

qui a ses formes de vie, ses façons de penser, de sentir, son souci de défense. Elle en porte l'empreinte et cette empreinte est d'autant plus profonde qu'il s'agit d'un groupe anti-social dont elle partage la lutte contre une société qui la méprise, l'opprime mais lui fournit cependant ses moyens d'existence."

La prostituée canadienne-française est anti-sociale et hostile à la société. Elle s'identifie au "milieu" et elle utilise pour désigner l'ensemble de ses activités prostitutionnelles un terme d'argot, "la gaffe". Le criminel d'habitude et le voleur professionnel emploient aussi ce terme pour désigner l'ensemble de leurs activités criminelles.

"Faire la gaffe" signifie pratiquer un métier dangereux et illégal. A cause de cette illégalité, il comporte des inconvénients et des risques: surveillances de la police, arrestations, comparutions en Cour, condamnations à des peines diverses, obligation de s'aboucher à des conseillers juridiques. Des vexations, aussi, les mêmes que subit le criminel d'habitude. Elles augmentent la solidarité entre les deux groupes et contribuent avec des intérêts communs à intégrer la prostituée au milieu.

Cette situation, cependant, ne va pas sans récriminations de la part de la prostituée. A travers un sentiment de persécution, d'infériorité, la prostitution lui apparaît nécessaire au bon fonctionnement de la société. Une réflexion courante le prouve: "Ils ne pourront jamais arrêter cela; la prostitution a toujours existé."

Le système idéal pour elle serait celui de la France qu'elle interprète à sa manière car elle confond légalité et tolérance. Elle voit dans le car-

net de santé de la prostituée française une "licence" ou un permis de travail.

Plusieurs tentent de se justifier. La prostitution est une profession ouverte pour certaines femmes de notre société; voilà ce qui ressort de leurs propos:

— "C'est une profession comme une autre!"

— "C'est mon gagne-pain; il le faut bien!"

— "C'est le seul métier payant que je connaisse et que je peux pratiquer."

— "Bien sûr, il y a des inconvénients. Mais l'argent se gagne rapidement."

— "Je fais \$50 en une heure. C'est le salaire d'une semaine pour une autre fille."

— "C'est un bon métier; je suis bien habillée; j'ai de bonnes heures de travail et je suis mon propre patron."

— "Je n'ai jamais fait autre chose: c'est la seule expérience que j'ai."

La facilité à gagner les éblouit. On remarque aussi chez elles une dissociation complète entre la conscience morale et l'activité professionnelle. "La prostitution, disent-elles, ce n'est pas mal puisque c'est pour gagner ma vie." Ou encore: "Ce n'est pas malhonnête puisque je suis frigide avec les clients."

Par réaction, elles portent des jugements moraux très sévères sur le comportement de la femme facile qui pratique la promiscuité à tout venant dans les bars qu'elles fréquentent.

D'ailleurs, elles n'utilisent pas les termes prostitution et prostituée en parlant d'elles-mêmes. Elles disent plutôt "faire la vie", faire la "business". A partir de ces expressions, elles s'intitulent "filles de vie", "filles de business" ou "filles de gaffe".

Ce métier qu'elles choisissent volontiers leur est présenté ou suggéré par des parents, amis ou voisines de quartier. Dans plusieurs cas, c'est le souteneur déguisé sous les traits de l'amant de coeur, du concubin ou du mari. Si on examine la liste des personnes qui ont servi d'intermédiaires, on retrouve pour nos vingt femmes :

une fois la soeur,
quatre fois la belle-soeur,
neuf fois, des amies ou cousines,
et six fois l'ami, le concubin ou le mari.

Les trucs et les risques

Ce rôle très stéréotypé comporte quelques techniques sommaires qui assurent l'uniformité de la pratique et garantissent contre l'individualisme qui n'est pas prisé dans la profession. Parmi ces procédés, on trouve la façon d'attaquer le client, les petits trucs du métier pour tirer partie de la situation afin d'obtenir plus d'argent du client.

A ce propos, Denise nous fait part d'une pratique courante qui consiste, une fois arrivée en chambre, à n'enlever qu'une pièce de vêtement à la fois. Chaque nouvelle revendication du client encourt des déboursés supplémentaires de sa part. D'autres essaient de l'apitoyer en racontant de prétendus malheurs.

Il circule aussi dans ce milieu de pseudo-notions d'hygiène en ce qui regarde les maladies vénériennes. La prophylaxie anti-vénérienne est rudimentaire et sous certains aspects relève du mythe. Sans nous étendre, indiquons brièvement que toutes les prostituées font préalablement subir au client un examen rapide afin de détecter, disent-elles, les

symptômes de maladie. En outre, huit de nos sujets se soumettent quotidiennement à des rites de propreté (hygiène féminine). Cinq autres femmes rendent visite au médecin tous les mois pour examen et antibiotiques. Le tout, dans une optique de prévention.

La fille apprend en outre de ses compagnes et quelquefois du souteneur à utiliser des éponges sanitaires durant les menstruations ce qui lui permet de rester en activité durant cette période.

Quant aux contraceptifs, les prostituées leur attribuent en général, deux fonctions: prévenir la conception et protéger des maladies vénériennes. Près de la moitié des filles interrogées demandent à leurs clients d'utiliser des préservatifs. Quatre autres utilisent un diaphragme. Dans les sept derniers cas, ignorantes ou débiles, on n'accorde aucune importance à ces questions, soit parce qu'on considère le condom et le diaphragme inconfortables ou qu'on ne veut pas déplaire à la clientèle qui s'opposerait à ces préservatifs.

La conception est un risque inhérent au métier. Treize d'entre elles l'évitent de façon systématique. Les sept autres, dont trois très inconséquentes, acceptent les grossesses lorsqu'elles se produisent. Les quatre autres ont recours soit au médecin et à l'avorteuse ou elles s'avortent elles-mêmes utilisant pour cette opération la tige d'orme.

La prostituée, avons-nous dit, est une migratrice instable. Nous citons ici quelques exemples. Claire a débuté en maison. Puis, son souteneur l'a placée dans une boîte de l'ouest de la ville. Vers l'âge de 24 ans, elle devient call-girl à Toronto pendant six mois. Aujourd'hui, elle fait carrière rue Saint-Laurent.

Par contre, après avoir travaillé dans les établissements de la rue Saint-Laurent durant plus d'un an, Denise fit des séjours plus ou moins longs à Toronto, Val d'Or, North Bay, camp Borden, Halifax et Québec.

La plupart suivent de semblables itinéraires.

Plusieurs lesbiennes

Quant à l'homosexualité, elle semble très répandue dans la basse prostitution. Au siècle dernier, Parent-Duchatelet constatait la fréquence de cette anomalie surtout chez les prostituées de plus de 7, 8 et 10 ans de pratique et ayant séjourné dans les prisons ou travaillé en maison.

Pour notre part, quinze de nos sujets pratiquent l'homosexualité. Ce nombre se rapproche des évaluations de Caprio selon qui 80 p.c. des prostituées sont des lesbiennes. De plus, la basse prostituée parle librement de son homosexualité et avoue avoir contracté l'habitude relativement jeune.

Pour ces femmes, la vie libertine commence en général vers quatorze ou quinze ans. Le début de la carrière se situe entre seize et dix-huit ans. Aux alentours de la vingtième année, plusieurs souteneurs les ont déjà exploitées et rudoyées. Depuis longtemps, elles sont dans l'obligation de se soumettre aux relations sexuelles avec toutes sortes d'hommes, qu'ils leur plaisent ou non. Leur aversion du sexe masculin résulte de cette situation. Elles se tournent donc vers les femmes pour chercher un peu de tendresse, d'autant plus qu'elles avouent toutes ne pas arriver à l'orgasme avec le client.

En les interrogeant sur les causes de leur déviation, on distingue à travers leurs rationalisations le

rôle joué par l'homosexualité féminine dans leur milieu. Pour certaines, devenir lesbiennes c'est réaliser leur destin. Pour d'autres, c'est provoquer l'opinion qui les condamne déjà. C'est aussi par dégoût, fatigue et vengeance à l'égard des hommes. Selon Nicole, c'est pour se faire haïr des hommes, pour constituer un contre-univers où elle peut retrouver sa propre sexualité. Diane trouve ce genre de relations moins dangereuses et plus reposantes. Jocelyne est devenue lesbienne pour se consoler et Mireille par curiosité et goût sexuel.

On trouve à Montréal des locaux ou cafés fréquentés par les prostituées lesbiennes et par les homosexuelles appartenant aux autres classes sociales. Elles s'y rencontrent sans être dérangées et sans provoquer de réaction morale. Presque toutes ont, à un moment ou l'autre, "fait ménage" ou cohabité avec une lesbienne. Il arrive souvent que l'une prenne ascendant sur l'autre et se fasse remettre la totalité des gains de celle-ci. Quatre de nos lesbiennes ont travaillé pour un souteneur en jupon, et deux femmes du groupe ont purgé des peines pour avoir joué ce rôle.

Les tatouages représentent des signes de régression atavique qui apparentent la prostituée au criminel-né. Dix-sept de nos sujets ont de telles inscriptions sur le corps. Quelques-unes ont jusqu'à dix-neuf tatouages. Presque toujours, il s'agit de noms propres ornés de symboles ou de signes variés. On les retrouve sur les bras, avant-bras, épaules, poitrine, au-dessus des seins et sur les cuisses.

Les premiers tatouages en date représentent ordinairement des noms d'hommes, les plus récents des noms de femmes. Il faut noter que cette mode est beaucoup plus répandue chez les lesbiennes.

Peut-être est-ce un effet de leur grégairisme ou les symptômes d'une personnalité plus détériorée? Ce pourrait aussi être un moyen de faire durer des liaisons qu'elles savent éphémères et condamnées.

Les psychanalystes voient dans la frigidité de la prostituée un symptôme de sa pathologie. Sans nous aventurer dans un sujet complexe, notons que toutes les prostituées impliquées dans cette recherche se disent frigides avec le client. Onze femme du groupe, par contre, arrivent à l'orgasme avec des "habitués": l'amant, le souteneur ou le mari. Enfin, les neuf autres y arrivent seulement dans des relations homosexuelles.

Ainsi, Simone de Beauvoir souligne fort à propos:

"Dans l'ensemble, les femmes travaillent "à froid" et la plupart n'ont pour l'ensemble de la clientèle qu'une indifférence nuancée de mépris et le baiser sur la bouche de même que l'étreinte amoureuse sont réservés à l'amant."

Ce caractère acquis dans l'exercice du métier s'interpréterait comme un mécanisme de défense.

Double influence

La prostituée est-elle alcoolique? Si nous adoptons, au départ, cette définition concise: "Il y a alcoolisme lorsque l'individu a, en fait, perdu l'habitude de s'abstenir d'alcool", onze de nos sujets progressent sur la voie d'une alcoolisation alarmante. La plupart boivent tous les jours. L'alcool constitue un refuge contre les difficultés de la vie. Souvent, c'est sous l'influence de l'alcool qu'a eu lieu la séduction du souteneur. Puis, au début, l'alcool

diminue les inhibitions, la gêne. Plus tard, il permet d'oublier les sévices du souteneur, les insolences des clients et l'insécurité du métier.

Il existe à côté de cet alcoolisme de compensation, un alcoolisme d'entraînement et d'habitude. Certaines prostituées subissent d'autant plus l'influence du milieu que pour elles l'éducation antérieure s'est exercée dans le même sens : 50 p.c. des femmes de notre échantillon viennent de pères alcooliques.

Elles s'enivrent facilement et deviennent violentes, ce qui leur vaut des ennuis supplémentaires avec la justice.

En ce qui concerne les boissons alcooliques absorbées, huit femmes ne boivent que de la bière, deux de l'alcool seulement et les autres les deux à la fois.

Ceci vaut surtout pour les prostituées de la rue Saint-Laurent. Les filles qui travaillent dans les bars de l'ouest doivent s'abstenir de consommer de l'alcool durant les heures de travail. Souvent après la fermeture de l'établissement, elles se rendent au débit clandestin (*blind-pig*) où elles peuvent boire en compagnie de gens du milieu.

Leur attitude vis-à-vis de l'argent se caractérise par une grande avidité et de l'âpreté au gain. Il est cependant déroutant de constater leur prodigalité et la facilité avec laquelle elles se laissent dépouiller par le souteneur, les amis, la famille, la petite amie lesbienne. D'un autre côté, elles n'arrivent pas à économiser, car elles se méfient des institutions bancaires.

Peut-être faut-il voir là un effet de leur conception du temps. En effet, elles vivent dans le présent. Elles ne forment aucun projet d'avenir. Elles ne

peuvent concevoir le passé, puisqu'elles l'oublient facilement.

Au chapitre de la religion, on remarque une grande indifférence et une ignorance complète des vérités de la foi. A peine peut-on déceler de l'animosité chez deux ou trois prostituées du groupe. Trois femmes n'ont jamais pratiqué. Quant aux autres, l'abandon de la pratique coïncide avec l'arrivée en ville, la rupture avec la famille ou l'entrée en prostitution. Pour elles, les deux sont incompatibles.

En examinant les normes sexuelles de la prostituée, nous retrouvons chez elle bien des éléments analogues à ceux que décrit Kinsey dans son analyse du comportement sexuel des classes socio-économiques inférieures.

Contrairement aux normes des classes supérieures où la morale sexuelle se confond avec la morale religieuse, c'est surtout le naturel et le non-naturel qui sert de critère au comportement des groupes inférieurs.

Les prostituées, solidaires en cela de leur propre classe, trouvent le coït pré-marital acceptable parce que naturel. Par contre, la masturbation soulève de forts sentiments de culpabilité. Les fantaisies (petting) comme substitut ou préliminaires au coït ne rencontrent pas leur approbation. Elles préconisent le coït simple, fait rapidement, sans se déshabiller complètement. C'est d'ailleurs ce qu'elles tentent de pratiquer dans leurs activités professionnelles.

Par contre, si on analyse les goûts de la clientèle, qui se recrute dans les divers groupes sociaux, il ressort des propos des prostituées que les clients des classes supérieures réclament dans une propor-

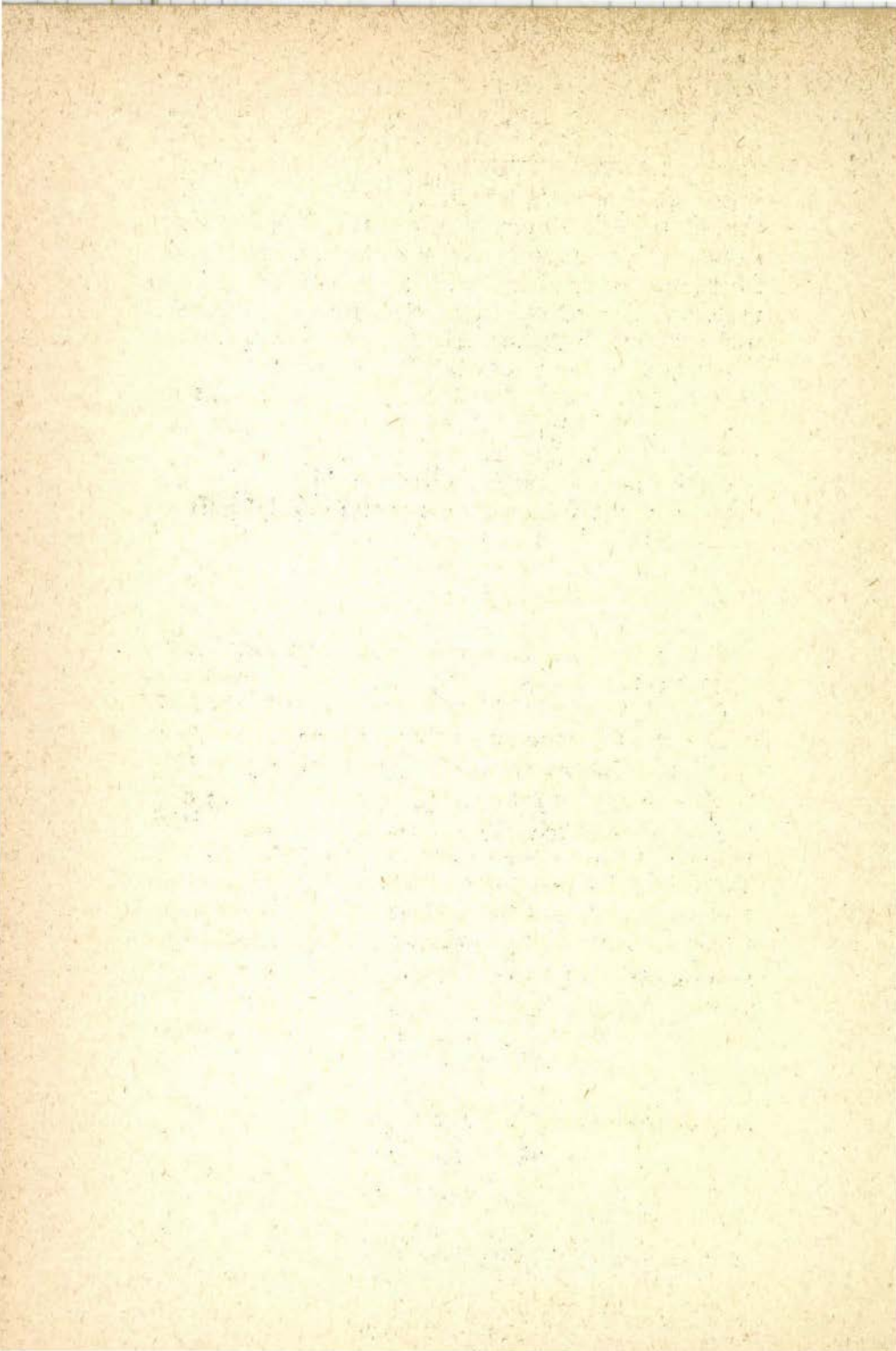
tion de près de 90 p.c. le coït oral et des fantaisies. Lorsqu'elle se soumet à ces pratiques, parce qu'en fin de compte le client paie, la prostituée affiche du mépris à l'égard du client et éprouve à son sujet une rancune dégoûtée. Elles le qualifient alors de "mental".

Greenwald voit dans ce conflit d'attitudes une des causes principales de la détérioration morale et psychique de la prostituée.

Nous avons examiné aussi les dossiers judiciaires des vingt femmes de notre matériel d'étude. Voici un relevé des chefs d'accusation associés.

Voies de fait	5
Avoir troublé la paix	18
Vol qualifié ou avec effraction	5
Vol d'auto	4
Recel	3
Trafic de faux billets	2
Vol à l'étalage ou sur la personne	4
Trouvée en possession de narcotiques	2

Six femmes sont coupables seulement de délits relatifs à la prostitution. Les infractions mentionnées ci-haut figurent au dossier des quatorze autres. Tout laisse à supposer cependant que le chiffre réel de certains délits (recel, vol sur la personne, trafic de narcotiques mineurs) est beaucoup plus élevé que cette liste l'indique.



CHAPITRE VIII

LE CHEMIN VERS LA PROSTITUTION

Pourquoi une fille devient-elle prostituée? Certaines circonstances interviennent-elles dans le cours de son destin? Plusieurs auteurs ont cherché les causes du phénomène dans l'enfance et la jeunesse de la prostituée. Or, on y distingue plusieurs facteurs variant selon les sujets.

Etablissons deux catégories où se rangent les différents milieux où évolue la jeune fille jusqu'à l'âge adulte. Le premier est inéluctable. Elle ne peut l'éviter pas plus qu'elle le choisit. Il comprend sa famille d'origine et l'école. Le second, le milieu choisi, apparaît avec l'apprentissage d'un métier et représente le milieu de travail, des loisirs. C'est celui que la fille choisit après sa séparation d'avec sa famille.

Un noyau familial défectueux

Plusieurs auteurs attirent notre attention sur l'origine géographique des prostituées. On trouve

ordinairement parmi elles un fort pourcentage d'immigrées venant des villes de province ou des agglomérations rurales.

Chez nos vingt sujets, à part une fille naturelle n'ayant jamais connu ses parents et ayant vécu jusqu'à l'âge de 16 ans dans plusieurs institutions montréalaises, six femmes sont natives de Montréal et y ont toujours demeuré.

Quatre familles ont immigré à la ville pour des motifs économiques alors que nos sujets étaient relativement jeunes — entre six et 13 ans.

Neuf autres filles, venues de Saint-Hyacinthe, Trois-Rivières, Hull, Québec, Sherbrooke, Granby, Gaspé, Chicoutimi et Farnham, arrivent seules à Montréal tantôt pour des raisons d'argent tantôt dans le but d'y continuer une vie de débauche commencée dans leur patelin natal.

La présence des deux parents, s'entendant bien et assurant un climat affectif stable, permet un développement sain de l'enfant. L'existence de ce noyau familial père-mère-enfant est si importante que lorsqu'un membre vient à disparaître et qu'on lui substitue un remplaçant, on voit souvent naître des difficultés.

De même chez nos prostituées, nous trouvons dans presque tous les cas des déficiences du milieu familial: ménages brisés ou désunis; enfants balottés et privés de foyer; alcoolisme, brutalité; figures parentales inadéquates, inconsistante ou écrasante chez le père, faible chez la mère; méthodes éducatives maladroites ou absurdes; manque d'affection, de sécurité. Tableau familial à tous ceux qui étudient les antécédents des délinquants.

Le nombre de cas étudiés ne permet pas une analyse très élaborée des professions des pères. El-

les appartiennent le plus souvent à des catégories sociales modestes, voire misérables: deux cultivateurs, un mineur, deux menuisiers, trois manoeuvres d'usine, deux manoeuvres semi-spécialisés, un électricien, deux livreurs de charbon, deux concierges, un mécanicien, un plâtrier, un contremaître et un soldat.

Quant aux mères, dix ont travaillé presque continuellement pour des raisons de maladie, mortalité, séparations, charges trop lourdes, chômage.

On vivait donc de façon précaire. Les filles le disent elles-mêmes. Cinq mentionnent des privations sérieuses sur le logement, la nourriture ou le vêtement.

Douze de nos familles se rapprochent de la famille ouvrière de type prolétarien dont elles présentent toutes les principales caractéristiques: logement vétuste, maladie ou mort de l'un des parents, trop d'enfants. De là, prédominant, entre autres, l'insécurité, la misère et le *primum vivere*, plus important que toute autre considération.

La mort d'un parent ou des circonstances adverses peuvent obliger un enfant à aller vivre ailleurs, soit chez des parents, soit dans un orphelinat où il ne participe plus à aucune vie familiale. Ces situations se retrouvent fréquemment chez nos sujets.

Bien que sept femmes n'aient jamais vécu hors de leur famille, les 13 autres ont effectué plusieurs séjours, variant de trois à 16 ans, soit dans des familles rémunérées (1 cas), dans des internats (6 cas) ou dans des maisons de redressement (6 cas).

Chacun de ces changements demande une adaptation nouvelle et oblige l'enfant à renouer de nouveaux liens affectifs. Cette succession de milieux

finir par rendre impossible toute réadaptation à cause d'un refus souvent inconscient de la part de l'enfant ainsi balloté.

Assez souvent, pour une fille de 15 ou 16 ans, le passage dans une institution fournit l'occasion d'un premier contact avec des prostituées un peu plus âgées. Ce fut le cas pour six de nos sujets.

L'école: un niveau inférieur

L'école continue la formation ébauchée dans le milieu familial. Quatre filles n'ont pas dépassé la quatrième année d'études. Une enquête plus poussée nous a permis de constater que deux de ces femmes ne savent pas lire, ni effectuer des opérations de calcul sommaire. La moyenne de scolarité ne dépasse pas 6.8 années. C'est donc dire qu'ici aussi la formation fut réduite au strict minimum.

On reconnaît ordinairement que la formation professionnelle dans une école de métier, l'apprentissage en usine, l'obtention d'un diplôme, conduisent à une meilleure adaptation sociale.

Sur ce point, l'ensemble de nos sujets accusent une réelle carence. Une seule prostituée de notre échantillon a fait l'apprentissage d'un métier et possède une carte de compétence pour l'exercer. Diane est entrée à l'atelier de confection à 16 ans et y est devenue opératrice dans les robes d'enfants après un an de séjour.

Quant aux 19 autres, en arrivant sur le marché du travail, elles ont dû se contenter d'emplois demandant peu ou pas de formation professionnelle et, de là, moins rémunérés: danseuse, entraîneuse, modèle, commis de bureau, téléphoniste, manoeuvre d'usine non spécialisée, serveuse de restaurant,

barmaid, fille de chambre, blanchisseuse, servante, repasseuse, femme de ménage, laveuse de vaisselle, entraîneuse de cabaret.

L'instabilité est une des caractéristiques de leur comportement qui semble nuire à l'acquisition d'un métier et d'une solide formation professionnelle.

L'acquisition d'un emploi et le départ du foyer des parents pour l'installation en chambre ou en appartement marquent le début de la vie indépendante. Règle générale, chez le délinquant, cette transition s'opère plus tôt que chez le non-délinquant.

Il faut noter également que l'émancipation des jeunes de la classe ouvrière s'effectue plus tôt que dans les autres classes.

Quatorze de nos prostituées quittent le foyer avant d'atteindre la dix-septième année. Or, d'après certaines recherches, la vie indépendante avant cet âge semble favoriser très sérieusement la délinquance et l'inadaptation.

La vie indépendante fournit par ailleurs, l'occasion de rencontrer des hommes. Dans la classe ouvrière, les parents délaissent par ignorance l'éducation sexuelle des jeunes. La jeune fille s'y initie donc elle-même, très tôt (entre 13 et 17 ans chez nos sujets), à travers des rencontres souvent indésirables sinon dangereuses.

L'observation suivante de Simone de Beauvoir sert de commentaire :

"Autant la bourgeoisie entoure l'acte sexuel et surtout la virginité de tabous redoutables, autant ils apparaissent dans beaucoup de milieux paysans et ouvriers comme une chose indifférente."

Et elle ajoute, par ailleurs, que quantité de filles se laissent déflorer par le premier venu et trouvent naturel de se donner à lui. Le fait que sept de nos filles furent déflorées par des quasi-étrangers lors de rencontres fortuites illustre bien cette particularité.

Pour la future prostituée, le début de la vie libre implique l'implantation dans un quartier particulier ainsi que le choix d'un mode d'habitation. Pour des ouvrières, il est normal d'aller louer une chambre dans l'est de la ville, surtout à cause des tarifs inférieurs.

Dix-neuf de nos sujets choisissent d'habiter dans la zone prostitutionnelle, c'est-à-dire au centre de la ville, près de la rue Saint-Laurent.

Eloignées d'un milieu familial normal, sans formation scolaire ni professionnelle, il leur est donc facile de glisser sur une pente dangereuse. Sous l'influence néfaste d'amis rencontrés au hasard des soirées où elles cherchent, dans les bars et cafés, à chasser l'ennui, la fille se laisse tenter par la vie aisée et les facilités que pourrait lui procurer la prostitution et que des gens du milieu font miroiter à ses yeux.

L'entrée dans la carrière se produit relativement tôt : en moyenne à dix-huit ans.

Comment justifient-elles leur choix ? Les motifs invoqués se classent en trois groupes : financiers, sentimentaux et émotifs. Voici quelques témoignages :

— "Je le faisais pour rien, autant le faire pour de l'argent !"

— "Je travaillais trop fort pour un salaire de famine."

— "Pour faire plus d'argent."

— “Pour être bien habillée, bien logée.”

— “J’étais fatiguée de travailler.”

— “Pour aider ma famille.”

— “Je l’aimais (le souteneur) il aurait pu tout me demander.”

— “J’étais jalouse des autres prostituées qui travaillaient pour lui. J’ai décidé de faire la “gaffe” pour qu’il les renvoie.”

— “Mon mari avait un besoin pressant d’argent.”

— “Pour punir ma famille de m’avoir mise en institution et dans des foyers nourriciers.”

Dernière étape: l’entrée en prostitution

Lorsqu’on enquête auprès des prostituées, on se rend compte que, chez le plus grand nombre, l’entrée dans la carrière a été précédée d’aventures sexuelles plus ou moins nombreuses.

Ces expériences sexuelles, pour la plupart traumatisantes, constituent des facteurs qui rendent plus vulnérables à la chute. Or, la recherche d’aventures sexuelles précède toujours l’exercice de la prostitution. Ces attitudes sont ordinairement acquises à travers des relations avec des personnes pratiquant le métier, à l’intérieur de groupes restreints ou de la sous-culture dans laquelle évolue le sujet.

La plupart avouent avoir rencontré des gens du milieu avant leur entrée:

Micheline: “Dans la famille de mon concubin, toutes les filles faisaient la “gaffe”. J’allais souvent au “club” avec elles.”

Jocelyne: “Ma soeur aînée se prostituait depuis six ans lorsque j’ai commencé moi-même à faire la

vie. On parlait beaucoup d'elle à la maison car elle rapportait de l'argent à ma mère, pour lui aider."

Denise: "Nous habitions dans le bas de la ville. Le restaurant du coin était un lieu de rendez-vous pour les filles qui se prostituaient avec les chambreurs du quartier."

Laura: "Mon ami m'emmenait à Montréal en fin de semaine. Nous habitions chez sa soeur, Aline. C'était une fille de "business". Elle avait de l'argent, de belles robes, deux manteaux de fourrure. Elle avait même acheté un "char" pour son "pimp"."

Denise, parlant d'une prostituée rencontrée au S...: "C'était la plus belle femme de la rue Saint-Laurent; tout le monde la respectait..."

Ces exemples tirés de cas individuels nous éclairent sur les modalités de ces associations. Dans un tel contexte, la future prostituée est exposée à un ensemble de pressions qu'elle ressent consciemment ou inconsciemment. Il semble, par ailleurs, que certaines prostituées jouissent d'un statut enviable. Leur prestige s'accompagne des symboles de statut qui font rêver la petite ouvrière qui doit couper des fils, à l'atelier de couture, pour un salaire de \$18 par semaine.

Parmi les vingt prostituées rencontrées, nous relevons quatorze filles pour qui les premiers contacts avec la véritable prostitution sont attribués à la rencontre de femmes s'y livrant déjà.

Quant aux six autres, ces premiers contacts furent provoqués par la rencontre du souteneur; soit que celui-ci se soit chargé d'y pousser la fille ou de l'y contraindre.

Les sujets de notre enquête peuvent se classer dans trois types de situation, quant au processus

d'entrée en prostitution. Les trois histoires vécues que voici illustrent ces procédés.

Un libre choix

Dans le premier cas, la fille se livre d'elle-même à la prostitution. Ces femmes commencent la carrière par un certain nombre d'aventures et, par suite des circonstances, elles se trouvent souvent sans ressources, en état de rupture avec leur famille; elles en arrivent à monayer leurs charmes. Le premier contact avec la véritable prostitution sera souvent la rencontre de femmes s'y livrant déjà. D'elles, elles apprendront comment on pratique, les hôtels où on peut s'adresser, les tarifs à demander et les précautions à prendre.

Denise à 24 ans, se prostitue depuis six ans. Après avoir connu la ville de Val d'Or, elle établit ses quartiers d'opération rue Saint-Laurent.

Jolie, grande et frêle, Denise soigne sa mise et sa présentation. Cette fille, née à Montréal, demeura durant son enfance dans les quartiers du bas de la ville, à l'angle des rues Amherst et Dorchester.

Fille illégitime, elle n'a pas connu son père. Placée en orphelinat jusqu'à l'âge de quatre ans, elle revient alors habiter avec sa mère et le concubin de celle-ci. "C'était un russe qui parlait peu le français, menuisier de son métier. Il était toujours ivre, il avait mauvais caractère et il aimait la chicanerie. J'ai souvent été battue pour des niaiseries", de raconter Denise.

"Quant à ma mère, elle avait la réputation d'être facile. Elle aimait les jeunes hommes et les recevait à la maison. A ces moments-là, je devais aller chez des voisins. Elle était femme de ménage,

sobre et très propre. Mais elle aimait l'argent et, à cause de cela, elle ne m'habillait pas. Je n'ai jamais eu de vêtements élégants et seyants.

"J'ai été à l'école jusqu'en quatrième année. A l'âge de 13 ans, j'ai laissé pour travailler et aider ma mère. Entre 9 et 13 ans, j'ai comparu en Cour Juvénile trois fois, à cause de la conduite de ma mère. Le juge m'envoya en institution. Je me suis enfuie quatre fois. Je n'avais rien fait de mal, je ne vois pas pourquoi on m'avait mise là avec des délinquantes.

"J'ai travaillé comme blanchisseuse pendant un an; puis j'ai été manoeuvre d'usine pendant 8 mois et serveuse de restaurant pendant près de deux ans. Je gagnais entre \$18 et \$25 par semaine.

"Entre temps, le concubin de ma mère m'a violée et brutalisée; j'ai donc quitté ma famille. J'avais 16 ans. J'étais enceinte, après cela. J'ai accouché d'une fille que j'ai laissée, malheureusement, à la crèche.

"A cette époque-là, j'étais une maniaque de la musique et de la danse. Je fréquentais souvent les cabarets de la rue Saint-Laurent depuis l'âge de 16 ans, surtout le S..., le C... et le M... Il m'arrivait de passer la nuit avec un garçon que j'aimais, qui me faisait danser ou qui m'offrait à boire."

Vers 18 ans, alors qu'elle est sans travail et qu'elle a rompu définitivement avec sa famille, Denise rencontre Francine, une des prostituées habituées du S... Il faut dire qu'à cette époque, il y avait vingt prostituées attitrées dans cette boîte. Selon Denise, "Francine était la plus belle, non seulement de l'établissement, mais de toute la rue Saint-Laurent. Elle travaillait depuis dix ans pour

le même souteneur; son revenu était évalué à \$600 par semaine."

Comment se sont-elles rencontrées?

"Un jour, raconte Denise, Francine me prit à part et elle me dit: "Si tu veux, je peux te montrer comment faire. Au lieu de te donner pour rien, tu devrais charger!" et elle m'offrit de m'aider. Elle m'enseigna comment faire avec les clients. Comment obtenir plus d'argent, me protéger des maladies vénériennes, etc. Elle me baptisa Louise, m'acheta de belles robes et m'installa à son appartement.

"Nous avons travaillé ensemble durant deux ans. Je donnais tous mes gains à Francine et son souteneur faisait les arrangements avec la police, les gérants de cabarets et les tenanciers de maisons de passe.

"J'aimais beaucoup Francine: on passait pour les deux soeurs. C'était comme ma mère. Mais après deux ans, je me suis disputée avec son souteneur et on a dû se séparer."

Denise s'en va alors habiter seule et travaille successivement pour trois souteneurs, pour des périodes de trois à huit mois. Ses gains varient entre \$500 et \$600 par semaine. Bonne gagneuse, elle était souvent en conflit avec ses souteneurs qui voulaient lui imposer un revenu fixe, l'obligeaient à accepter tous les clients et exigeaient la sobriété.

A présent, Denise travaille dans une boîte coin Saint-Laurent et Sainte-Catherine. Ses heures de travail s'établissent entre 2 heures de l'après-midi et 7 heures du soir, pour un revenu hebdomadaire de \$250.

"Je fais moins d'argent que les autres, dit-elle, parce que je choisis mes clients. Je n'embrasse per-

sonne sur la bouche et je n'ai que des relations sexuelles normales. Je travaille à mes heures."

Elle cohabite avec un concubin (voleur professionnel) qui purge présentement une peine en prison et qui lui laisse tous ses gains.

Nous avons ici un exemple de tutelage où le professionnel auréolé de prestige adopte la novice et l'entraîne progressivement.

L'apprentissage se fait de façon spontanée et non formelle. Denise vivait en chambre, après la rupture d'avec sa mère. De plus, elle était sans travail et pratiquait déjà la promiscuité. Francine n'a, en somme, que quelques détails techniques à lui fournir.

D'ailleurs, Denise se rend compte que le rôle de prostituée permet à Francine d'avoir du succès et lui apporte des satisfactions. La relation entre les deux se caractérise par un lien de mère à fille: elle prend en main sa carrière; lui achète des robes, lui donne un "nom de guerre", l'héberge.

Le souteneur: un intermédiaire

D'autre part, la femme rencontre, dans certains cas, un homme qui la pousse à la prostitution. Le souteneur remplit cette fonction. Il a assez d'expérience pour découvrir les filles qui répondront à ses avances. L'histoire de Ginette sert d'illustration à ces manoeuvres.

Intelligente et de bonne présentation, Ginette a vécu six ans chez les soeurs et y a reçu une bonne éducation. Elle opère depuis environ quatre ans, dans les cabarets de la rue Saint-Laurent.

Née dans un village près de Chicoutimi, Ginette est la troisième d'une famille de sept enfants.

“Mon père était manoeuvre dans une usine de papier journal de la région. Il était bon et généreux. Mais il avait un défaut: il buvait occasionnellement de façon inconsidérée. Ces cuites rendaient ma mère anxieuse.”

Celle-ci, malade depuis plusieurs années, mourut alors que Ginette avait à peine dix ans. Le père se remaria presque immédiatement.

“Ma belle-mère n’aimait pas les enfants. Alors on nous plaça dans la parenté. Sauf moi, qui suis allée dans un orphelinat parce que j’étais plus détestable que les autres.”

Personnellement, Ginette fut très frustrée d’un pareil traitement et elle identifia l’institution à une maison de réforme.

A quinze ans, une tante s’offre de la prendre chez elle. Mais deux mois plus tard, prétextant qu’elle rentre trop tard, elle la renvoie cette fois à la maison Sainte-Madeleine à Québec.

Trouvant cet internement injuste, elle s’enfuit avec une compagne de deux ans son aînée. Une fois à Montréal, elles s’installent toutes les deux dans un meublé coin Sainte-Catherine et Bleury. Sa compagne sortait tous les soirs et voyait à leur entretien.

“Je sais maintenant qu’elle se prostituait, raconte Ginette, mais à l’époque, je n’en savais rien.

“Un mois après notre arrivée en ville, mon amie m’achète une robe convenable et décide de m’amener au cabaret. Arrivée au C..., elle me présente un garçon de 22 ans qui se dit vendeur d’automobiles. Dès la première rencontre, il me fait boire et me viole alors que je suis inconsciente. A mon réveil, il s’excuse et m’offre de cohabiter avec lui pour réparer sa mauvaise action. Trois mois plus tard, si-

mulant un embarras financier, il me présente un client qui se dit prêt à payer \$50 pour une passe.

“J’ai accepté ce qu’il me demandait parce que je l’aimais. Et aussi, j’ai compris très vite que l’argent se faisait plus vite ainsi qu’à travailler. Ensuite, j’ai exercé deux ans au C... et je vivais avec mon souteneur.

“Il ne me battait pas mais il me surveillait de près ; il exigeait que je fasse toujours plus de clients et que je les accepte tous quels que soient leurs exigences et leurs goûts. Je travaillais entre 7 heures le soir et 2 heures du matin et je gagnais environ \$500.

“Après une violente dispute, je l’ai quitté pour aller habiter avec une amie. Par la suite, j’ai pratiqué à mon propre compte, cherchant plutôt à me constituer une clientèle régulière.”

En général, les procédés employés par les souteneurs se ressemblent. Pour Francine, par exemple, un noir rencontré au M... lui fait une cour pressante, la comble de cadeaux. Ils deviennent amants. Puis, prétextant une perte au jeu, il lui demande de faire un client ou deux pour l’aider à se refaire. Un mois plus tard, elle se prostituait pour de bon, dans une boîte de l’ouest de la ville. Maintenant l’alcool aidant, elle travaille rue Saint-Laurent.

Elle explique sa conduite en disant : “Je l’aimais, j’aurais sauté dans le fleuve, du haut du pont, s’il me l’avait demandé.”

Le souteneur présente à la future prostituée le rôle complémentaire (du client) afin que l’adoption se fasse plus rapidement. La prostituée, par ailleurs fortement motivée, cherche à adapter sa conduite aux attentes du souteneur pour obtenir

son amour et son approbation. Cette conformité calme sa peur de la solitude espérant ainsi faire durer sa liaison avec lui.

De gré ou de force

Dans d'autres cas, enfin, il arrive que la femme est contrainte d'entrer en prostitution. A titre d'exemple, voici l'histoire de Laura.

Rousse, d'apparence robuste, très volubile, Laura s'exprime assez bien malgré son bas niveau d'éducation — cinquième année. Agée de 26 ans, elle se prostitue depuis l'âge de 16 ans.

Elle est née et passa son enfance dans une petite ville à proximité de Montréal. La seule fille d'une famille de six enfants, son père mourut alors qu'elle avait neuf ans. Quant à la mère, elle était peu sympathique, âpre au gain, et a toujours travaillé comme cuisinière, insistant pour que ses enfants travaillent tôt et lui remettent leurs salaires.

"Quand mon père est mort, raconte Laura, je suis demeurée en orphelinat pendant quatre ans, parce que ma mère s'était complètement désintéressée de nous. Une tante me visitait de temps à autres.

"A 13 ans, je suis allée vivre chez cette tante et j'ai commencé à travailler en usine, comme manoeuvre non spécialisée pour un salaire de \$17 à \$25 par semaine.

"A 15 ans, j'ai rencontré mon premier ami. Il avait 20 ans et une de ses soeurs habitait Montréal: c'était une prostituée en vue du S..., Aline.

"Quand nous venions à Montréal en fin de semaine, nous habitions chez elle. Aline était généreuse et elle payait ordinairement toutes les dépen-

ses quand nous allions au cabaret ou au cinéma. Son train de vie m'épatait: elle avait une cinquantaine de robes, deux manteaux de fourrure, elle était la préférée de son pimp. Il faut dire qu'elle lui avait acheté une voiture.

"Un jour, Aline me présente à un de ses clients réguliers en me disant: "Si tu fais ce qu'il te demande, tu pourras t'acheter une robe. J'irai la choisir avec toi."

Le manège se répéta quelques fins de semaine. La mère intervint mais, sous la menace d'un revolver, elle céda d'autant plus rapidement qu'on lui promit \$75 par semaine à même les gains de sa fille.

Laura fut emmenée à Montréal et placée "en maison" par l'entremise d'Aline et de son ami, dans une maison de Côte Saint-Luc.

"Pendant six semaines, j'ai résisté. J'essayais de fuir. Je refusais de faire des clients, de me nourrir. Après une ou deux raclées, j'ai décidé de "marcher sous le bras"; je me suis résignée.

"Dans cette maison, il y avait sept filles qui travaillaient de jour et sept de nuit. L'équipe de nuit opérait de 11 heures le soir à 9 heures le lendemain matin. Nous recevions chacune environ cinq à six clients par nuit. Mon souteneur touchait la moitié de mes gains, l'autre allait à la tenancière. Il me faisait sortir une fois par semaine comme récompense.

"Après un an de ce régime, il m'installa au R..., un cabaret où nous étions alors environ 25 filles. C'est à ce moment que je m'aperçus qu'il y avait une autre femme qui travaillait pour lui au M... Café.

“Je fis sa connaissance. Elle était plus intelligente que moi, connaissait la ville et était débrouillarde. Nous sommes devenues amies. Elle était lesbienne: je le suis devenue aussi. Nous sortions ensemble, nous gardions un peu de nos gains. Ainsi quand notre souteneur fut emprisonné à Bordeaux, on l’a “jumpé” (laissé tomber).”

Bref, en équipe, elles travaillèrent ensemble durant quelques mois.

Présentement, Laura travaille pour un autre souteneur en jupon. Cette liaison homosexuelle la rend heureuse. Elle travaille dans certains hôtels de l’est à proximité du port. Elle accepte tous les clients et pratique le vol à l’entaulage, avouant que c’est là l’élément le plus intéressant de la rencontre. Parlant de la zone de la rue Saint-Laurent, Ginette commente: “C’est un bon endroit pour faire de l’argent; la réputation du district attire beaucoup de clients. Ils ont de l’argent, on peut les voler facilement parce que le milieu est tolérant. Tous les “waiters”, les “garçons de bar” et les portiers sont des gars qui font la gaffe. Ils savent qu’il y a toujours une part pour eux. Dans ce quartier on se comprend, on appartient tous au même monde.”

Dans notre échantillon, nous n’avons rencontré que deux cas de contrainte. A part Laura, nous relevons le cas de Suzanne, cette fille qui après avoir épousé à seize ans un voleur professionnel de dix ans son aîné, fut rouée de coups pour lui faire comprendre qu’elle devait se prostituer pour le faire vivre. Les clients, au début, étaient amenés au domicile conjugal. Plus tard, son mari l’installa rue Sainte-Catherine dans un café fréquenté surtout par des néo-canadiens.

Ici, le souteneur exploite au début les goûts et les faiblesses de la fille, puis il opère de façon brutale dès qu'elle s'est attachée.

Quant à Laura, son souteneur vient à bout de ses résistances en la plaçant "en maison" et il recourt lui aussi à la violence tant auprès de la mère que de la fille.

Il semble, par ailleurs, que lorsque le souteneur se charge de l'entraînement de la future prostituée, celle-ci exerce son rôle de façon moins spontanée. Elle doit répondre aux exigences du client, elle n'en refuse aucun et très souvent elle pratique le vol à l'entaulage.

CONCLUSION

L'étude de la prostitution est abordée sous un angle particulier et chaque fois différent selon qu'il s'agisse d'une étude médicale, légale, anthropologique, sociologique, psychiatrique ou criminologique.

Notre étude a voulu envisager trois aspects seulement de ce problème. D'abord, au niveau sociologique, dégager les conditions qui l'affectent; délimiter le phénomène, ses formes, ses structures et leurs liaisons avec le domaine juridique et policier.

Sous l'aspect psycho-social, figure l'analyse des principaux facteurs de formation et d'évolution de la prostituée.

Enfin, l'approche criminologique se justifie du fait que l'étude se situe dans une société où la prostitution, en soi, est un délit.

Or, inévitablement, les conclusions d'une telle recherche s'accompagnent de réserves. A peine, peut-on formuler quelques hypothèses qui pourraient, éventuellement, faire l'objet d'études expérimentales :

- La localisation de préférence dans certains quartiers, à proximité des zones prostitutionnelles, est-elle un facteur précipitant en ce qui concerne l'entrée en prostitution?

- Le bas niveau d'éducation, l'absence de formation professionnelle sont-ils la cause, pour certaines femmes, de l'entrée précoce en prostitution? Il semble, en effet, que dans certains milieux, le choix de cette carrière ne soit pas une perte de statut pour certaines femmes.

- La promiscuité enlève-t-elle les inhibitions et les aventures sexuelles multiples livrent-elles la fille à l'influence de personnes suspectes?

* * *

Ce document serait incomplet s'il ne traitait pas, même de façon très succincte, de la réhabilitation.

Comment s'opère-t-elle chez nous? Hélas, l'absence de moyens financiers paralyse nettement l'action des quelques spécialistes attachées à la Prison des Femmes, de Montréal. Les prostituées y reçoivent un traitement humain fort appréciable mais malheureusement insuffisant. Ces conditions s'amélioreront sensiblement, il va sans dire, le jour où le gouvernement adoptera les mesures nécessaires, financièrement et autrement, pour mettre sur pied une équipe plus substantielle de réhabilitation de la prostituée.

En attendant, les agences sociales s'acquittent tant bien que mal de cette tâche gigantesque.

Force nous est d'admettre que sur ce plan, l'Europe, et particulièrement la France, nous devance. Cet extrait de "Prostitution et Proxénétisme" (1)

(1) J.-G. Mancini — Presse universitaire de France, 1962.

prouve bien que "le reclassement d'une prostituée dans le sein de la collectivité ne peut s'opérer par voie de mesures uniquement législatives assorties de contributions financières même importantes. Une ordonnance du 25 novembre 1960 apporte une nouvelle amélioration en organisant, dans chaque département, un service spécial qui a pour mission de recevoir les filles en danger de prostitution et de les placer dans un centre d'hébergement.

"L'un de ces centres, "Le Nid", est une maison d'accueil fondée en 1944 où l'on reçoit seulement d'authentiques prostituées qui viennent s'y réfugier en exprimant le désir de changer de vie. L'originalité de ce genre d'oeuvres est qu'elles ont compris que l'on ne pouvait faire passer immédiatement et sans transition une femme de la prostitution intégrale à un régime de vie normale exigeant des qualités de travail et de discipline parfois perdues depuis longtemps. Il s'agit donc de ménager cette transition en assurant à l'intéressée une paix morale et une solitude qu'elle trouve dans l'atmosphère de ces établissements. Elle est ensuite remise progressivement au travail suivant ses aptitudes. Les résultats ont été satisfaisants, le pourcentage de reclassement étant estimé à 75 p.c. de femmes réintégrées dans une existence normale. Les archives du "Nid" abondent de cas stupéfiants et indiscutablement authentiques qui illustrent les difficultés auxquelles cette organisation a eu à faire face dans son oeuvre de protection des filles terrorisées qui venaient y chercher aide et protection. Suivies, repérées, le milieu s'efforce de récupérer les plus "gagneuses" lorsqu'elles tentent de s'en évader et il ne recule devant aucun moyen, y compris l'assassinat. En tout cas, l'enlèvement, la séquestration, la

torture sont couramment employés. Quelques-unes, malgré les efforts de protection mis en oeuvre par les services sociaux qui les font dans les débuts accompagner jusqu'au lieu de leur travail, finissent par succomber."

Nous terminerons cette recherche, qui est en somme une modeste contribution à la connaissance du problème de la prostitution à Montréal, par une réflexion du Juge J.M. Murtagh:

"La prostituée n'a jamais été comprise par nos cours de justice. A vrai dire, elle est encore une énigme pour la science elle-même. La nature de son instabilité émotionnelle, les causes de son comportement, le traitement sont autant d'éléments en dehors du champ de nos connaissances. Dans ces conditions, nous devons nous abstenir d'épiloguer sur sa responsabilité et nous résigner, faute de mieux, à utiliser les moyens traditionnels."

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAHAM, Karl (1953), *Selected Papers on Psycho-analysis*, New York, Basic Books, 1953.
- ADLER, Polly (1954), *Home pour homme*, Paris, Presses de la Cité, 1954.
- AGOSTON, Tibor (1945), *Some Psychological Aspects of Prostitution: the Pseudo-personality*, Int. Journal Psycho-Anal., 26, 62-67.
- CAPRIO, F. (1963), *L'homosexualité de la femme*, Paris, Payot, 1963.
- CHOISY, Maryse (1961), *Psycho-analysis of the Prostitute*, New York, Philosophical Library, 1961.
- DAVIS, Kingsley (1937), *The Sociology of Prostitution*, Amer. Soc. Rev., 2, 11, 744-55.
- De BEAUVOIR, Simone (1949), *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949.
- De PALAUZOLLE, Sicard (1955), *Principes d'hygiène sociale*, Paris, Reider, 1955.
- DESPRES, A. (1883), *La prostitution en France*, Paris, Baillières.

- DEUTSCH, Hélène (1959), *La psychologie des femmes*, Paris, P.U.F., 1959.
- DUFOUR, Pierre (1851), *Histoire de la prostitution*, Paris, Séré, 1851.
- DURBAN, P. (1951), *Facteurs sociaux et atmosphère étiologique de la prostitution*, Hygiène mentale, 3, 64-76.
- FLEXNER, Abraham (1919), *La prostitution en Europe*, Paris, Payot, 1919.
- GLOVER, Ed. (1953), *The Abnormality of Prostitution*, in Krich, (éd.) New York, Dell, 1953.
- GLUECK, S. et El. (1934), *Five Hundred Delinquent Women*, New York, Knopf, 1934.
- GREENWALD, H. (1960), *The Call Girl*, New York, Ballantine, 1960.
- HENRIQUES, Fernando (1961), *Prostitution and Society*, Londres, MacGibbon and Kee, Vol. I-II, 1961.
- KINSEY, A.C. et al (1948), *Sexual Behavior in the Human Male*, Phil., Saunders, 1948.
- LEMERT, Ed. M. (1951), *Social Pathology*, New York, McGraw-Hill, 1951.
- LOMBROSO, Cesare (1906), *La femme criminelle*, Paris, Alcan, 1906.
- MANCINI, J.G. (1962), *Prostitution et proxénétisme*, Paris, P.U.F., 1962.
- MENNINGER, Karl (1963), Introduction dans *Wolfenden Report*, New York, Stein et Day, 1963.
- MEYER, A. (1961), *La prostitution, fléau social*, Revue Int. de Pol. Criminelle, 16, 114, 22-25.
- NADEL, S.F. (1942), *A Black Bysantium*, Oxford, Cohen and West, 1942.

- PARENT-DUCHATELET, A.-J.-B. (1836), *De la prostitution dans la ville de Paris*, Baillières, 1836.
- POLLACK, Otto (1961), *The Criminality of Women*, New York, Pereptua, 1961.
- REITMAN, B.L. (1931), *The Second Oldest Profession*, New Yor, Vanguard, 1931.
- SACOTTE, Marcel (1959), *La prostitution*, Paris, Puchet-Chastel, 1959.
- SICOT, Marcel (1964), *La prostitution dans le monde*, Paris, Hachette, 1964.
- SZABO, Denis (1958), *L'inceste en milieu urbain*, L'année sociologique, Paris, P.U.F., 29-93, 1958.
- VESTERGAARD, Emma et MORTENSSON, G. (1963), *Examen psychiatrique de quelques jeunes prostituées*, Revue Int. de Pol. Crim., 16, 166, 76-80.
- VIVIEN, R.-A. (1960), *Solution du problème de la prostitution*, Lille, Danel, 1960.
- WOLFENDEN REPORT (1963), New York, Stein et Day, 1963.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
À L'IMPRIMERIE JUDICIAIRE ENRG.
LE VINGTIÈME JOUR DE DÉCEMBRE
DE L'AN MIL NEUF CENT SOIXANTE-SIX
POUR LES ÉDITIONS DE L'HOMME



THÉRÈSE LIMOGES

LA PROSTITUTION À MONTRÉAL

ÉTUDE SOCIOLOGIQUE et CRIMINOLOGIQUE

LA PROSTITUÉE CANADIENNE-FRANÇAISE
QUI EST-ELLE,
D'OÙ VIENT-ELLE, QUEL
EST SON DESTIN?

LE PRÉSENT OUVRAGE
A FAIT L'OBJET D'UNE
THÈSE POUR L'OBTENTION
D'UNE MAÎTRISE EN
CRIMINOLOGIE À
L'UNIVERSITÉ DE
MONTRÉAL.

SOUS SA FORME
ORIGINALE L'ÉTUDE S'EST
MÉRITÉE LE "PRIX
BECCARIA 65" DÉCERNÉ
PAR LA SOCIÉTÉ DE
CRIMINOLOGIE DU
QUÉBEC.

L'AUTEUR EST SOCIOLOGUE
ET CRIMINOLOGUE.